

ACTE V, SCÈNE III.

MATHIEU LUC,

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS,

par M. Cordellier Delanoue,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'ODÉON, LE 28 OCTOBRE 1841.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
PIERRE LANDAIS, grand trésorier du duc de Bretagne.	M. SAINT-LÉON	UN ENVOYÉ DE LOUIS XI. . . .	M. BIGNON.
ROBERT D'ESTOUTEVILLE, grand prévôt de Paris.	M. CRECY.	UN RABBIN.	M. DEROSSELLE.
MATHIEU LUC.	M. ROBERT KEMP.	JEAN DE FONTENAILLES. . . .	M. BAIERE.
BROMMEL.	M. FILLION.	JEAN DE VITRÉ.	M. WORBEL.
		PERRETTE MAUGER.	Mme CHARTON.
		RACHEL.	Mme LAMONNIER.

La scène est à Nantes, en 1483.

ACTE PREMIER.

Chez Perrette Mauger. Il fait nuit. — Une chambre du quinzième siècle. Une porte à droite, conduisant dans l'appartement de Rachel. Deux portes au fond, l'une cachée par une tapisserie, l'autre ouverte sur une terrasse. On aperçoit des silhouettes de maisons dans le lointain ; à moindre distance, des toits plus noirs, et des profils de pignons sculptés. Quelques fenêtres çà et là. Tout ce fond est vivement éclairé par la lune. Une arquebuse est appuyée contre la muraille, à droite, sur le premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE.

RACHEL, *assise;* BROMMEL, *à ses genoux.*

On entend sonner l'heure dans l'éloignement.

RACHEL, *tressaillant.*

Neuf heures... Quelqu'un vient !...

Elle veut se lever.

BROMMEL *lui prend la main : elle se rassied.*

Non; personne... personne !
C'est au couvent voisin la prière qui sonne.

RACHEL, *le regardant avec tendresse.*

Oh ! qu'ainsi que ces voix nos âmes s'élevant,
Brommel, disent à Dieu ce que j'ai dit souvent :
« *Ensemble ! unis ! toujours !* » Et tandis que l'espace
Garde un écho lointain du son qui vibre et passe,
Nous qui nous aimons tant, nous à qui Dieu parle,
Amans jusqu'à la tombe, aimons-nous au delà !
Vois-tu bien, tout est calme, et c'est dans ce silence

Que la prière monte et que le cœur s'élance !
Ce mouvement secret qui, lorsque je te vois,
Fait vibrer de bonheur et mon âme et ma voix,
Qui fait trembler ma main dans ta main frémis-
[sante,
Ce charme que j'éprouve à te parler absente,
Ce pur rayonnement qui nous suit en tout lieu,
Cet amour, ce bonheur... tout cela vient de Dieu !

BROMMEL.

Rachel !... Un jour encor ! tout un jour !

RACHEL, *souriant.*

Ta pensée,
Ami, bien loin du ciel est encore élancée !
Ne sommes-nous donc pas heureux en ce moment ?

BROMMEL.

Oh ! je t'aime, Rachel, et je t'aime ardemment !
Et chaque aube qui naît, chaque heure qui se
[traîne,
Me fait penser, enfant, à cette aube sereine,
A ce jour radieux, frémissant, embaumé,
Où Dieu mettra ta main dans la mienne, ange
[aimé !

RACHEL.

J'appelle aussi ce jour et de toute mon âme !

BROMMEL.

Savez-vous bien, Rachel, que mainte grande dame
En vous voyant paraître au bras de votre époux,
Vous jettera de loin un sourire jaloux ! [d'une,
Car votre front est beau, votre air noble, et plus
Abdiquant volontiers sa hautaine fortune,
Offrirait d'échanger ses charmes adorés
Pour ce front pur, madame, et ces yeux inspirés !
A vous donc les honneurs, à vous l'éclat des fêtes,
A vous ce don puissant qui courbe tant de têtes,
Ce pouvoir envié, cet unique trésor :
La beauté que couronne un diadème d'or !

RACHEL.

Y songez-vous, Brommel ? qui ! moi ! la pauvre
[juive !...

BROMMEL.

Il n'est rien que pour toi mon amour ne poursuive !
Rien d'assez élevé, rien d'assez précieux !
Tout s'efface devant un rayon de tes yeux !
« *La pauvre fille juive,* » as tu dit ! Sois plus fière !
Et qui suis-je donc, moi ! moi dont la vie entière
A tes genoux, Rachel, jour à jour se passant,
Ne serait point un hymne assez reconnaissant,
Une action de grâce assez fervente encore
Pour tout ce que te doit ton époux qui t'adore !
Lorsqu'un jour, tout sanglant, sur la terre étendu,
Frappé par des bandits dans ce quartier perdu,
J'appelais une mort trop tardive et trop sûre,
Qui donc vint étancher le sang de ma blessure ?
Qui donc me recueillit ? Quel ange consolant
Fit taire l'agonie à mon chevet râlant ?
Ce fut toi ! c'est par toi que je vis, que j'espère !
Et bien m'en prit, à moi, pauvre enfant que son
A des soins étrangers jadis abandonna, [père
De rencontrer ta route, ange du mont Sina !
Toi, juive, au monde entier mon amour te pré-
[fère,
Et j'appelle ardemment ce jour qui doit nous faire
Époux, et tous les deux nous rendre, en vérité,
Heureux pour cette vie et pour l'éternité !

RACHEL, *laissant tomber sa main dans celle de Brommel.*

Heureux ! oui : le bonheur, c'est de t'entendre dire
Tout cela !... Mais, écoute ; un seul mot doit suffire
Maintenant, car le jour dès long-temps nous a fui ;

Elle se lève.

La lune éclaire... Vois !... Il te faut aujourd'hui
Partir encor !...

BROMMEL.

Partir !

RACHEL.

Demain... la nuit venue
Ramènera pour nous la dernière entrevue,
Celle qui de l'hymen précédant le grand jour,
Nous entendra prier avec des mots d'amour,
Et préparer notre âme à cette heure suprême
Où nous échangerons nos cœurs devant Dieu même !
A demain donc !

BROMMEL.

Demain ! attendre jusque là !
Non ! encor cet instant...

RACHEL.

Adieu !

BROMMEL, *suppliant.*

Rachel !...

RACHEL, *se retournant.*

Voilà
Ma mère !

SCÈNE II.

BROMMEL, PERRETTE MAUGER, RACHEL.

PERRETTE MAUGER, *à Brommel.*

Encore ici, seigneur Brommel ?

RACHEL.

Ma mère...

PERRETTE MAUGER.

Séparez-vous, enfans !

BROMMEL.

Oh ! soyez moins sévère !

PERRETTE MAUGER.

Je trouble vos adieux ?... Enfans, abrégez-les !
Seigneur Brommel, peut-être on vous cherche au
Et de Pierre Landais l'austère vigilance [palais,
S'inquiète de vous... Partez donc... Le silence
Dès long-temps aux rumeurs partout a succédé,
Et la rue est mauvaise au passant attardé.

RACHEL, *avec effroi.* [m'abuse...
Ah ! je tremble !... un danger !... peut-être je
Si quelque meurtrier... Prenez cette arquebuse,
Brommel !

BROMMEL, *souriant.*

J'ai mon épée.

PERRETTE MAUGER, *gravement.*

Oubliez-vous, Rachel,
Que cette arme appartient à quelqu'un?

RACHEL, *à part.*

Juste ciel!

BROMMEL, *s'avançant.*

A qui donc?

PERRETTE MAUGER, *après une pause.*

Ecoutez, Brommel : si ma prudence
A reculé l'instant de cette confidence,
C'est que pour vous la faire il me fallait trouver
Après le premier mot la force d'achever; [âme
Mais je dois vous le dire : avant que dans votre
Fût conçu le dessein de la prendre pour femme,
Avant que fût par vous ce serment prononcé,
Un autre de Rachel était le fiancé!

BROMMEL.

Que dites-vous?

RACHEL, *à part, douloureusement.*

Mon Dieu!...

PERRETTE MAUGER.

Cet ami... presque un frère,
Dit à Rachel : *ma sœur*... me dit, à moi : *ma mère!*
Il l'aimait dès l'enfance, avec elle nourri,
Et tendrement par moi Dieu sait qu'il fut chéri!...
Depuis déjà deux mois il est parti... J'ignore
Où ses pas l'ont conduit : mais apprenez encore
Que d'un prochain retour il m'a donné l'avis.
Or, celui que j'aimais comme l'on aime un fils,
S'il revient, trouvera Rachel femme d'un autre;
Car l'amour de Rachel a rencontré le vôtre,
Brommel... et ce serait pour moi trop de douleur
Qu'elle me pût un jour reprocher son malheur...
J'ai dû, pour oublier, me faire violence,
Et pour vous, de l'absent la voix a fait silence!
Du jour où tout sanglant, frappé par trahison,
Je vous ai recueilli, Brommel, dans ma maison,
Pâle et mourant, j'ai bien compris que mon jeune
[hôte
Serait mon fils... Mon Dieu! si j'ai fait une faute,
Votre bras me poussa! qu'il en soit donc ainsi!
Mais encore une fois, Brommel, partez... Voici
Le couvre-feu qui sonne...

A part.

Et j'ai crainte qu'il vienne!

BROMMEL, *à Rachel.*

Un autre...

RACHEL.

Absent... c'est vrai.

BROMMEL.

Cette arme...

PERRETTE MAUGER.

C'est la sienne.

BROMMEL, *avec douceur, prenant la main de Rachel.*

Rachel, de cet absent vous ne m'aviez rien dit!

RACHEL, *levant les yeux au ciel.*

J'avais tout oublié!

BROMMEL.

Je demeure interdit!

RACHEL.

Ah! croyez que c'est vous, Brommel, vous seul

BROMMEL. [que j'aime!

Je le sais... je le sais!... et cette heure est suprême,
Rachel, et comme vous, en vérité, je croi
Que vous ne pouvez être à nul autre qu'à moi.

Se retournant vers Perrette Mauger.

Vous, mère... adieu! Merci, vous dont la voix
[conseille;
Demain, de votre hymen, demain sera la veille,
Et je trouve en ce mot des forces pour braver
Tous les rivaux absens qui pourront arriver!
Adieu donc, ma Rachel! Adieu, ma belle épouse!
Echangez cet anneau contre le mien...

A Perrette Mauger.

Jalouse!
Vous jetez un rival ainsi sur mon chemin?
Mais mon âme qui l'aime est tranquille. A demain!

Il sort.

PERRETTE MAUGER.

Ma pauvre enfant!... eh bien! quelle tristesse
Tu trembles... Qu'as-tu donc? [amère!

RACHEL.

O ma mère! ma mère!

Elle rentre dans son appartement.

SCÈNE III.

PERRETTE MAUGER, *puis* MATHIEU LUC.

PERRETTE MAUGER.

Je viens de ranimer un souvenir éteint...
Oh! du remords déjà ton cœur est-il atteint?
Pauvre enfant! qu'ai-je fait? — Pourvu que sur sa
[route
Brommel ne trouve pas quelque poignard!... le
[doute...
La crainte me saisit... Plus de feux allumés!
A cette heure de nuit les manans sont armés...
Dieu protége Brommel!

Se retournant et apercevant Mathieu Luc.

Ah!

MATHIEU LUC *paraît au fond, sur la terrasse, tout poudreux, tout haletant, ses habits en désordre, ses cheveux longs épars; il porte un bâton à la main.*

J'ai perdu sa trace.
Par le ciel! j'aurais dû l'étendre sur la place!

Il entre, et reconnaît Perrette Mauger.

Ma mère... ah!

PERRETTE MAUGER.

Qu'est-ce donc?

MATHIEU LUC, *se retournant.*

Un de ces insolens,
Un de ces beaux seigneurs brillans et turbulens,
Qui portent au chapeau l'agrafe à plume noire,
Et dont le sang, ma mère, est noble, à les en croire.
Il s'est rencontré là qui croisait mon chemin :
Sur moi, sur Mathieu Luc, il a levé la main !...
Malheur! cet homme est fou sans doute, et ma colère
Fit bien de l'épargner ! — Son ange tutélaire
L'éloignera de moi, sinon je lui fers!
Connaître un jour le poids de mon bâton ferré!

Il jette une plume noire sur la table, et va mettre son bâton dans un coin, à côté de son arquebuse.

Eh bien, ma mère, enfin je vous revois ! Ma mère,
Embrassez-moi... Rachel m'attend-elle ? J'espère
Qu'ensemble quelquefois de moi l'on a parlé?
Que l'absence était longue à mon cœur accablé!
Rachel! ma sœur! Rachel qu'à chaque instant je [nomme,
Et dont l'amour m'élève au rang d'un gentilhomme!
C'est miracle qu'ici je revienne...

PERRETTE MAUGER.

Pourquoi ?

MATHIEU LUC.

Vous allez le savoir. Ma mère, embrassez-moi.

PERRETTE MAUGER.

Un miracle, as-tu dit? C'est ici chose rare
Qu'un miracle! à présent le ciel s'en montre avare!
Je me souviens d'un temps bien éloigné de nous,
Où nous en attendions chaque jour, à genoux...
Mais maintenant plus rien! plus d'anges en Bre-[tagne!
Ils ont fui, le rayon qui dorait la montagne!
Les miracles s'en vont dans la brume effacés...
Les jours armoricains sont à jamais passés !

MATHIEU LUC, *vivement.*

Ne dites pas cela! non, mère, car je jure
Que le vieux sol breton toujours exempt d'injure,
Tant que de ces deux bras je pourrai me servir,
N'aura point d'ennemis qui viennent l'asservir!
Que ceux du haut pays, ceux-là de France, ou [d'autres,
Nous apportent leurs saints, nous garderons les [nôtres!
Or, quand un peuple veille, et qu'il ne veut changer
Son culvre ni son fer pour l'or de l'étranger,
Lorsqu'il a bien à lui, sans que nul y regarde,
Son costume et sa foi, ce peuple-là se garde!
Et bien mal avisés seraient les plus hardis,
S'ils se heurtaient à nous, mère, je vous le dis !
Nous sommes quelques mille encore, à tête dure,
Quelques rudes garçons à longue chevelure,
Qui portons le surcot autour des reins serré,
Et qui nous appuyons sur le bâton ferré;
Et quand l'instant viendra, cette foule accourue,
A quelque pauvre noble arrachant sa charrue,
Lui dira par ma voix, prompte à se décider :
«Lève-toi, gentilhomme, et viens nous commander!»

PERRETTE MAUGER.

D'où viens-tu ?

MATHIEU LUC.

De Karnac; de Vannes, ma patrie,
De Vannes que jamais nul assaut n'a flétrie!
Du sombre Morbihan dont les fils courageux
Se plaisent à la guerre, à ces terribles jeux,
A ces chocs de soldats, à ces rudes batailles
Qui laissent dans l'acier de si larges entailles,
Et qui sur le terrain, amolli par le sang,
Font que du voyageur le pied glisse en passant...
J'ai revu de Karnac les mornes avenues,
Ses géants de granit qui déchirent les nues,
Ses colosses blanchis qui debout et rangés,
Semblent des combattans en murailles changés!
Tandis que bondissant, par le démon poussée,
Se heurtait à ces rocs la rafale insensée,
Moi, calme et souriant, sans peur et sans frisson,
Je lançais jusqu'au ciel ma sonore chanson!
Car vous vous souvenez, mère, qu'à mon oreille
Toujours l'ange propice est là qui me conseille,
L'ange de poésie à qui mon âme, un soir,
S'est ouverte en priant, comme un autre encensoir!
J'aime les chants guerriers et les notes craintives
Les guerz retentissans et les sônes plaintives;
Ma voix les retient tous et les disperse au vent...
Et quand les villageois, de loin m'apercevant,
Me jettent leur salut à travers les feuillées :
« Salut à Mathieu Luc qui charme nos veillées! »
Disent-ils; « Béni soit le chantre sans rival! » —
Et puis ces braves gens reprennent leurs travaux!

PERRETTE MAUGER.

Qu'allais-tu faire à Vanne? et pourquoi ce mystère
Qui couvrit ton départ?

MATHIEU LUC, *baissant la voix.*

Il est sur cette terre,
Sur la terre bretonne, ouverte à l'exilé,
Un prince, un roi captif dont on vous a parlé
Sans doute, et qui, jeté par le sort sur nos grèves,
Voit un trône reluire en ses pénibles rêves :
Ce prisonnier royal se nomme Richemond.
Elvin, la vieille tour, qui de loin semble un mont,
Elvin, que sans effroi nul passant ne regarde,
Comme asile le prend, comme cachot le garde;
C'est vers la tour d'Elvin que s'adressaient mes pas.

PERRETTE MAUGER.

Pourquoi ?

MATHIEU LUC, *souriant.*

C'est un secret, vous ne le saurez pas.

PERRETTE MAUGER, *d'un ton de reproche.*

Un secret, Mathieu Luc! pour moi!

MATHIEU LUC.

Mère, je pense...

PERRETTE MAUGER.

Qui t'envoyait?...

MATHIEU LUC.

Le roi.

PERRETTE MAUGER.

Le roi!

MATHIEU LUC.

Le roi de France.

PERRETTE MAUGER.

Achève... à Richemond qu'as-tu donc apporté?

MATHIEU LUC.

Deux mots venus de France : *Asile* et *Liberté*.

Après une pause.

Vous vous taisez, ma mère, et paraissez surprise
Qu'un monarque ait daigné choisir mon entremise,
Moi, pauvre paysan dans mes genêts caché...
Louis onze pourtant, ma mère, m'a cherché,
Et son secret tombé dans une âme loyale...

PERRETTE MAUGER.

Qui donc t'a pu valoir cette faveur royale?
Comment jusques à toi ces ordres arrivés...

MATHIEU LUC.

Depuis trois ans bientôt, ma mère, vous savez
Que la calme Bretagne, autrefois si paisible
Qu'on eût dit une plage au monde inaccessible,
Sans écho pour les cris des lieux lointains venus,
S'inquiète, en dormant, à des bruits inconnus;
Moi-même bien souvent, à l'heure où tout som-[meille,
Contre le sol qui tremble appuyant mon oreille,
Ou sur mon dur chevet en sursaut m'accoudant,
J'interrogeai ce bruit autour de moi grondant.
Il me semblait ouïr, avec peur, je l'avoue,
Comme si mille essieux, broyant la même roue,
Par le même attelage à tous vents emportés,
Eussent chassé la foudre à travers nos cités!
Bien long-temps je cherchai qui pouvait dans [l'espace
Jeter cet ouragan qui tourbillonne et passe ;
Et toujours mon oreille, attentive à ce bruit,
Suivait le sourd galop de ces courriers de nuit!
Mais enfin une fois je sortis ; la tempête
Passa si près de moi que je baissai la tête,
Et je crus que c'était la course du maudit!...
J'interrogeai quelqu'un, et l'on me répondit
Que ces noirs cavaliers fuyant à mon passage,
Portaient du roi Louis quelque secret message;
Que ce galop de fer, chaque nuit entendu,
C'était le bras du roi qui, toujours étendu,
Ainsi qu'un bras d'armure, et secouant les rênes,
S'allongeait en tous sens vers les tours suzeraines,
Pour atteindre et saisir, sans siéges, sans assauts,
Au fond des grands manoirs les rebelles vassaux ;
Que c'était du vieux roi la colère excitée
Qui passait devant nous, à cheval emportée,
Montrant au bout du glaive un sanglant parchemin,
Et jetant de l'argent sur le peuple en chemin...
Voilà pourquoi, troublant nos maisons ahuries,
Hurlaient les chiens de garde au seuil des métairies.
La réponse me plut, mère, et dès cet instant
Je fis vœu que toujours, priant ou combattant,
Le roi de France aurait en moi, l'homme vulgaire,
Un ami pour la paix, un soldat pour la guerre!
Ce dévouement sans doute au vieux roi fut conté,
Car parmi ses féaux dès lors il m'a compté;
Et rien en ce pays de sa haute justice
N'émane, qu'aussitôt il ne m'en avertisse...

Une pause.

De rompre le silence il m'était interdit :
Mais vous le vouliez, mère, et je vous ai tout dit.

PERRETTE MAUGER.

Tu ne l'as jamais vu, ce justicier sévère?

MATHIEU LUC.

Non. Au pays de Nante il m'a fait son compère,
Voilà tout. Il a peur, dit-on, de ses amis!...
Et par un inconnu chaque ordre m'est transmis.
Chaque fois que du roi le bon plaisir suprême
Est que j'agisse, alors, debout, à l'instant même,
Au milieu de la nuit, et le casque baissé,
Apparaît à mes yeux un homme cuirassé
Dont l'œil est invisible et dont la bouche est close,
Et qui du roi Louis m'apporte quelque chose...
Cette armure de fer s'avance jusqu'à moi;
Et la voyant marcher je me dis : C'est le roi.

PERRETTE MAUGER.

Un roi dur aux vassaux!

MATHIEU LUC, *vivement.*

Ses haines sont les nôtres;
Mais rude pour les grands, il est bon pour nous [autres ;
Et ce qui m'a pour lui tout d'abord prévenu,
C'est contre les puissans son projet bien connu,
Projet hardi, germé dans cette tête forte,
Et qui s'accomplira !... Car, ma mère, il importe
Aux hommes comme nous d'avoir enfin raison
Contre ces petits rois debout sur leur blason,
Contre ces petits ducs, que sais-je! moins encore,
Contre ces parvenus qu'on craint et qu'on abhorre,
Et qu'on monte au pavois, et qu'on couvre d'un [dais!...
Il est temps d'en finir avec Pierre Landais!...

Perrette Mauger s'appuie contre un fauteuil.

Vous vous troublez, ma mère, à ce nom! Je [soupçonne
Une cause à l'effroi dont votre cœur frissonne.
Cet homme vous a fait du mal, oui, je le sai;
Car vous devenez pâle à son nom prononcé,
Et jusqu'en son palais qu'il vous fait interdire,
Tout haut, chaque matin, vous allez le maudire!
Pourquoi cela? Ma mère, écoutez. J'ai l'espoir
Que Dieu mettra bientôt cet homme en mon pou-[voir.

PERRETTE MAUGER.

Que dis-tu?

MATHIEU LUC.

Je vous dis que, si le ciel seconde
Mon plan, nous compterons tous les deux dans ce [monde
Un ennemi de moins!... Pour le moment, sachez
Qu'il est de sourds projets et des complots cachés!
La France est là, debout, qui veille, là, dans l'ombre,
Et son regard perçant éclaire la nuit sombre.
Et tandis que Landais, tout-puissant aujourd'hui,
S'endort dans ses grandeurs, d'autres pensent à lui!
Fiez-vous-en sur moi, mère, et bonne espérance!

Un homme paraît au fond, couvert d'une armure, et la visière baissée. Il s'approche de Mathieu Luc.

L'ENVOYÉ.

Au Breton Mathieu Luc, Louis onze, de France.

MATHIEU LUC.

Ah! qu'est-ce?

L'envoyé fait un signe, en se tournant vers Perrette Mauger.

Un seul instant, mère! rien qu'un instant!
Allez chercher ma sœur qui sans doute m'attend.
Ramenez-moi Rachel... que bientôt je la voie.
Allez; dites-lui bien mon amour et ma joie!...
Embrassez-moi d'abord. Revenez vite!...

Il embrasse Perrette Mauger, qui sort.

SCÈNE IV.

L'ENVOYÉ DE LOUIS XI, MATHIEU LUC.

MATHIEU LUC, *à l'Envoyé.*

Eh bien!
N'aurez-vous cette fois rien à me dire?

L'ENVOYÉ.

Rien.

Lui présentant un parchemin scellé aux armes du roi.

Lisez.

MATHIEU LUC.

Toujours muet! Ne pourriez-vous, beau sire,
Rompre pour moi ce nœud et briser cette cire?

L'envoyé reste immobile. Mathieu Luc continue.

La santé du vieux roi?

L'ENVOYÉ, *hochant la tête.*

Mauvaise! J'ai laissé
Notre sire au Plessis plus froid qu'un trépassé.
Du médecin Coictier le savoir s'évertue
A conjurer du nord la bise qui le tue.
Mais le sang du vieillard par l'âge refroidi
Ne ranimera plus ce cadavre engourdi.
Pourtant la volonté vit encor, grande et forte!
Et le sceptre est debout dans la main qui le porte.

MATHIEU LUC.

De ces instructions, dites, quel est l'objet?

L'ENVOYÉ *paraît hésiter un instant, puis, sur l'insistance de Mathieu Luc, il se décide à ouvrir le pli royal. — Lisant.*

« Mathieu Luc, notre ami, notre féal sujet,
» Vous nous avez servi toujours avec le zèle
» D'un loyal domestique et d'un agent fidèle.
» Monseigneur Saint-Martin vous bâille ses par- [dons!
C'est pourquoi cejourd'hui nous vous recom- [mandons
» Que vous ayez à faire entière diligence
» Pour garantir l'effet de ma juste vengeance.
» Voici quo devers vous, en hâte, va venir
» Quelqu'un de ma maison envoyé pour punir;
» Quelqu'un que pour intègre à Paris on renomme:
» Le sieur d'Estouteville; ayez l'œil sur cet homme,
» Afin que jusqu'au bout, ainsi que de raison,
» Soit par lui recherché le fait de trahison,
» Et que du trésorier l'insigne félonie
» Suivant nos volontés soit jugée et punie.
» De grièvc justice il s'agit maintenant.
» Soyez notre interprète et notre lieutenant,
» Et faites au besoin appel à la noblesse
» Pour que d'Estouteville agisse sans faiblesse.
» Avec mon sceau royal que vous verrez ici,
» Je vous donne pouvoir de tout conduire ainsi.
» Faites discrètement, observez bien. Peut-être
» N'aurez-vous nul besoin d'agir ni de paraître;
» Contentez-vous alors d'écouter et de voir,
» Et, tout incontinent, faites-moi tout savoir.
» Mathieu Luc, dès demain, selon son espérance,
» Sera fait riche et noble autant qu'homme de [France,
» S'il nous livre Landais, l'insolent favori.
» Autrement, par la croix d'Embrun et de Cléry,
» Malheur à Mathieu Luc! Que Dieu l'ait en sa [garde!
» Car c'est lui maintenant que tout ceci regarde.
» Écrit de notre main au château du Plessis [six
» Lès-Tours, mil quatre cent quatre-vingt-trois, le
» Du mois d'août. » Et plus bas: « Le soleil, roi [superbe,
» Regarde jusqu'au ver qui se glisse sous l'herbe;
» Et les rois, couronnés d'or par comme les saints,
» Font servir l'homme obscur à d'augustes desseins!
» Que même après ma mort cet ordre s'accom- [plisse!
» Et, s'il m'est dénié, chargez-vous du supplice.
» Le devoir, songez-y, parle aussi haut que Dieu;
» Ayez ceci pour dit, et faites vite. Adieu. »

MATHIEU LUC *prend la lettre des mains de l'Envoyé, et relit le post-scriptum à partir de ces mots:*

» Que même après ma mort cet ordre s'accom- [plisse!
» Et, s'il m'est dénié, chargez-vous du supplice.
» Le devoir, songez-y, parle aussi haut que Dieu!
» Ayez ceci pour dit, et faites vite. Adieu. »

Pliant la lettre.

Me voilà donc chargé, Louis ne s'en fait faute,
De rendre au nom du roi justice basse et haute!...
L'ordre est impératif! et si le roi songeait
Que Mathieu Luc n'est pas son fidèle sujet,
Mais bien un bon Breton, qui, sans rien craindre [au monde,
S'est pris un jour pour lui d'une estime profonde;
S'il savait à son poids peser mon dévouement,
Votre roi, j'en suis sûr, parlerait autrement.
N'importe, je le veux obliger, et je compte
N'être pour tout ceci créé ni duc ni comte.
Veuillez redire au roi Louis, dites-lui bien,
Que quand mon bras se donne, il se donne pour rien.
Adieu.

L'Envoyé sort.

J'accomplirai cet ordre qu'il m'envoie.

SCÈNE V.

PERRETTE MAUGER, MATHIEU LUC, RACHEL.

MATHIEU LUC, *apercevant la jeune fille.*

Rachel! c'est vous enfin! vous voilà! quelle joie!
Oh! que de fois mon cœur a dit ce nom tout bas:
« Rachel! » Vous vous taisez, vous ne répondez pas!

PERRETTE MAUGER.

Ton retour si soudain...

MATHIEU LUC.

Oui, oui, j'aime ce trouble,
Et mon amour encor, mon amour en redouble!
Le sort en m'éloignant m'a fait cette douceur
Qu'il me semble à présent retrouver une sœur...
Plus belle maintenant que quand je l'ai laissée!

Lui prenant la main.

Où donc est mon anneau, ma belle fiancée?

RACHEL.

Votre anneau, Mathieu Luc!

MATHIEU LUC.

Gage de nos amours!
Le vôtre est à mon doigt... Voyez, je l'ai toujours!
Oh! que de fois ma bouche en souriant l'effleure!
Eh bien!...

PERRETTE MAUGER.

Elle l'avait encore tout-à-l'heure.

MATHIEU LUC.

Elle l'avait?...

PERRETTE MAUGER.

Il faut que depuis un moment...

MATHIEU LUC.

Fou que je suis! Allons! je suis un fou vraiment!
Ma mère... ma Rachel... pardon... Je me rassure.

A part.

Ah! mon Dieu! du soupçon j'ai senti la morsure!
Rachel m'aime toujours... mon cœur tranquillisé...
Ce battement horrible enfin s'est apaisé.

A Rachel.

Rentre, rentre, Rachel, ma'sœur!

RACHEL, *toute en larmes.*

Oh! mon bon frère!...

MATHIEU LUC, *à Perrette Mauger.*

Çà, ne disiez-vous pas, à l'instant, bonne mère,
Que pour perdre Landais, ce démon incarné,
Les armes vous manquaient?... Eh bien, mère, [j'en ai
Des armes, maintenant! Landais n'est plus à crain- [dro.
Venez, vous saurez tout; le bras qui va l'atteindre
Est celui qui saisit, pour fait de trahison,
Le noble en son palais, le riche en sa maison.
Si nous le voulons bien, son châtiment s'apprête,
Or, pour un tel coupable il y va de la tête!...

PERRETTE MAUGER.

De la tête!...

MATHIEU LUC.

Oui, ma mère.

PERRETTE MAUGER, *l'arrêtant vivement.*

Un mot! Je n'ai pas dit
Qu'au glaive je livrais la tête du maudit!
Entre cet homme et moi dort un sombre mystère!
J'ai, dis-je, des raisons, des raisons qu'il faut taire,
Pour souhaiter Landais captif entre mes mains!...
Mais que jamais son sang rougisse les chemins,
Non; respectez ses jours... Mathieu Luc! que sa vie
Soit sauve, entendez-vous?

MATHIEU LUC.

Si sa trace est suivie,
S'il meurt, ce n'est pas nous, mère, qui le frappons.

PERRETTE MAUGER.

Tu m'en réponds au moins!

MATHIEU LUC.

Oui, mère, j'en réponds.
Quoique votre clémence, à mon avis, soit forte!
C'est un persécuteur que ce Landais. N'importe!
Mon projet... vous saurez celui que j'ai conçu!
Mais d'abord rassemblons nos gens, pour qu'à l'insu
De tous, avant que l'aube au ciel se soit montrée,
De la ville endormie ils occupent l'entrée...

PERRETTE MAUGER.

Pourquoi?

MATHIEU LUC.

Vous saurez tout, vous dis-je...

Revenant.

Par le ciel!
J'oubliais cette plume!

Il la met à son toquet de paysan.

Au revoir, ma Rachel!

RACHEL, *avec effroi.*

Cette plume...

MATHIEU LUC, *négligemment.*

Trouvée, oui, par moi... C'est, sans doute,
Quelque beau damoiseau qui l'a perdue en route;
Mais je la lui rendrai quand il voudra!

RACHEL, *à part.*

Mon Dieu!

MATHIEU LUC.

Le temps presse, ma mère; il faut partir.

A Rachel.

Adieu.

Il sort avec Perrette Mauger. Rachel rentre toute troublée dans son appartement.

ACTE DEUXIÈME.

Au palais ducal.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE LANDAIS, *assis devant une table couverte de papiers*, JEAN DE FONTENAILLE et JEAN DE VITRÉ, *debout dans le fond.*

Bien! Voici qui condamne et sans miséricorde,
Toute sorcière au feu, tout voleur à la corde!
Jamais notre pouvoir ne s'est si bien montré.

Faisant signe à ses gens qui s'approchent.

Çà, Jean de Fontenaille, et vous, Jean de Vitré,
Portez au chancelier cette lettre, et lui dites

Qu'il ait à bien punir ces engeances maudites,
Par qui sont nos faubourgs jour et nuit désolés...
Qu'il scelle du grand sceau cette ordonnance. Allez.

Jean de Fontenaille et Jean de Vitré sortent en emportant l'édit.

Des hommes sûrs, ceux-là! des serviteurs fidèles,
Sur qui je puis compter!... Partis à tire-d'ailes,
Comme deux éperviers dressés à de tels jeux,
Ils planeront long-temps sous un ciel orageux!
Puis, quand l'œil tout sanglant et le cœur gros de [joie,
Ils auront vu d'en-haut se montrer quelque proie,
Ils descendront, au nom de Pierre justicier,
Pour la marquer au front de leur ongle d'acier!
Bonne chasse! et portez les mille voix tonnantes
De notre volonté sur tous les murs de Nantes.
Et voyons si demain, assiégeant mon lever,
Cette sombre furie ose encor me braver!
Oh! cette femme! objet de colère et de doute;
Spectre toujours debout au milieu de ma route!
Fantôme à qui long-temps j'essayai d'échapper,
Et que mon bras enfin se décide à frapper...
Pâle apparition que, d'année en année,
Comme un remords vivant après moi j'ai traînée!
Et dont l'aspect jaloux m'obsédant chaque jour,
Redouble encor ma haine en me parlant d'amour!
Si jusqu'ici Landais, d'une âme résignée,
Aux geôliers attentifs ne t'a pas désignée,
C'est que parmi ce peuple autour de toi grondant,
Je ne pouvais t'atteindre! et qu'ennemi prudent,
Je devais pour frapper le coup qui me délivre,
Emprunter à la loi son glaive avec son livre,
Attendre que le duc prît sa part du danger,
Et qu'il fallût punir afin de me venger!
Enfin tout me seconde, et déjà l'heure vibre,
Heure au timbre joyeux, qui doit me faire libre;
L'ennemi disparaît sous le juge chrétien :
Le châtiment de tous me répondra du tien!

Tressaillant.

Qui s'approche?

SCÈNE II.

LANDAIS, ROBERT D'ESTOUTEVILLE.

ROBERT, *de la porte du fond.*

Un ami; Robert d'Estouteville,
Prévôt de Paris.

LANDAIS.

Vous, Robert, en cette ville!

ROBERT.

Moi-même... et touchez là!

Regardant autour de lui.

Dites-moi...

LANDAIS.

Qu'est-ce?

ROBERT.

Ici,
Sommes-nous seuls, bien seuls?

LANDAIS.

Vous le voyez.

ROBERT.

Merci.

LANDAIS.

Pourquoi?

ROBERT.

Vous êtes sûr que personne n'écoute?...
Que ces murs sont discrets?

LANDAIS.

Mais sans doute, sans doute!
Vous êtes défiant.

ROBERT.

Oui, c'est ainsi chez nous;
Mais ce n'est pas pour moi que je crains, c'est pour [vous.

LANDAIS.

Pour moi?

ROBERT.

D'abord, voyons cette tapisserie.

Revenant.

Personne!

LANDAIS.

Expliquez-vous, Robert, je vous en prie.

ROBERT.

Savez-vous bien là-bas ce qui m'est arrivé?
Des voleurs m'ont surpris, qui m'ont tout enlevé!

LANDAIS.

Eh bien!

ROBERT.

Votre police est en défaut, mon maître!
Et ce vol vous regarde autant que moi peut-être...

LANDAIS.

Que voulez-vous dire?

ROBERT.

Ah! c'est que j'étais porteur
D'un message du roi, message accusateur,
Qui vous compromet, vous!

LANDAIS.

Moi!

ROBERT.

Du moins je soupçonne,
Que cette trahison touche à votre personne!

LANDAIS.

Je ne vous comprends pas.

ROBERT.

Certes Paris est plein
D'un sale populaire, à tous vices enclin;
Notre grande cité de malfaiteurs fourmille:
Pipeurs, rihleurs de nuit, larrons, vaste famille,
Race patibulaire, et que vomit le soir
La cour miraculeuse, égout fétide et noir!
La ville est chaque nuit de ces démons peuplée;
Mais jamais leur audace à ce point n'est allée
Qu'il faille à nos bourgeois, tremblans d'un tel [séjour,
Une escorte d'archers pour marcher en plein jour.

LANDAIS.

C'est au prévôt de Nante à venger votre injure.
Tout vous sera rendu ce soir, je vous le jure...
Mais...

ROBERT.

Tout, avez-vous dit?

LANDAIS.

Robert, soyez certain

Qu'on punira ce soir le vol de ce matin.
Mais cette trahison... dites, que signifie...

ROBERT.

Ce secret que tout bas ma crainte vous confie
N'est plus le mien....

LANDAIS.

Robert, que je sache...

ROBERT.

Écoutez:
De Louis dès long-temps les regards irrités
Suivent les sourds complots que nourrit en silence
La cour du duc breton contre la cour de France;
François deux, après tout, n'est du roi très-chrétien
Que le premier vassal et le premier soutien.
Sa place, qu'il oublie, est aux marches du trône;
Et pourtant ses édits, scellés en cire jaune,
Ainsi que ceux du roi, placardés en tout lieu,
Le font duc souverain *par la grâce de Dieu!*
Déjà, pour châtier d'anciennes insolences,
On a fait vers le duc marcher dix mille lances.
Mais ce n'est point assez, et maintenant il faut
Que la guerre chez vous se réveille en sursaut,
N'est-ce pas? A Senlis, nous l'avions endormie;
Mais de votre vieux duc la noblesse ennemie
Lasse d'un tel repos s'agite en ce palais,
Et tend sa main bretonne à Richard trois, l'Anglais!
Digne alliance! un roi meurtrier et parjure,
Dont le règne est là-bas souffert comme une injure,
Vous enverrait ici des soldats blasonnés
Aux armes d'Angleterre; et vous, déterminés
A tenir contre nous, dans votre indifférence,
Vous vous feriez Anglais pour combattre la France!

LANDAIS.

Quelle preuve avez-vous?

ROBERT.

Ah! les preuves, tantôt
Je les avais encor: C'est un hardi complot
Que le vôtre! Pourtant, il eût fallu, messire,
Ne point le raconter, surtout ne point l'écrire.

LANDAIS.

Ne point l'écrire?

ROBERT.

Non; vous ne comprenez pas!...
Parmi tous ces papiers, qu'on m'a pris à deux pas
De chez vous, se trouvaient, je ne puis vous le taire,
Quelques lettres du duc au Néron d'Angleterre...
*A ces lettres parfois, Richard a répondu; *
*Mais un jour son courrier en chemin s'est perdu.
*Louis onze, en Artois, apprit ce jour-là même
*Vos desseins criminels contre son diadème.
*Furieux, il me fit venir, et se signant
*Comme un soldat blessé qui prie en s'indignant:
*«D'Estouteville, il faut, me dit-il, et sur l'heure,
*M'aller quérir le duc François en sa demeure;
*Me l'amener à Tours!... Mais plus calme il reprit:
*Non pas, d'Estouteville, au nom du Saint-Esprit,
*Ne faites pas cela; car, par ma Notre-Dame,
*C'est autre chose ici que de vous je réclame!
*N'allez donc pas à Nante encore... mais tâchez
*De suivre le complot dans ses ressorts cachés.
*Saisissez chaque lettre; arrangez tout de sorte
*Que leur courrier lui-même ici vous les apporte;
*Payez, donnez de l'or. Il ne faut épargner
*Rien pour connaître tout: intriguer, c'est régner.»
* J'ai suivi ces conseils, et grâce à ma prudence,
*On sait avec l'Anglais votre correspondance.
*Vingt lettres par mes soins surprises à vos gens,
*Nous ont dit vos complots. Des clercs intelligens,
*Dociles imagiers, ouvriers en peinture,
*Ont de chaque dépêche imité l'écriture;
*Si bien que votre duc, à ce piége déçu,
*N'a véritablement rien écrit, rien reçu,
*Et que le roi Louis, qui tous deux vous épie,
*N'a du pacte félon livré que la copie.

LANDAIS.

Eh bien?

ROBERT.

Eh bien! tantôt ici je me rendais
Pour demander au duc la tête de Landais...

LANDAIS.

Ma tête...

ROBERT.

Car le roi Louis vous sait capable
D'avoir ourdi vous seul cette intrigue coupable,
Et le duc assez faible, assez las du pouvoir
Pour avoir tout permis, tout signé sans rien voir.

LANDAIS.

Vous veniez m'arrêter, vous, Robert?

ROBERT.

Oui, moi-même.
Mais, Landais, ne crains pas un vieil ami qui t'aime.
Je n'ai pas oublié qu'en des jours désastreux,
Quand les partis jaloux se déchiraient entre eux,
Et que, du Bien Public les querelles armées
Faisaient tinter partout nos cloches alarmées;
Tandis que tout brulait à travers la cité,
Je me souviens, Landais, que toi seul m'es resté,
Et qu'alors de mon fils demeuré sans défense,
A tes soins assidus j'ai confié l'enfance...
Je n'ai rien oublié, non; et quand mon effroi
Eut reconnu ton nom dans les ordres du roi;
Lorsque de son courroux la tempête grondante
S'amoncela de loin sur ta tête imprudente;
Afin que, sans t'atteindre, elle pût éclater,
Je réclamai le droit de venir t'arrêter...
Un autre fût venu: je m'offris à sa place;
Et c'est Tristan l'Hermite enfin que je remplace.
En secret, du péril je venais t'avertir,
Et je t'aurais laissé cette nuit pour partir.

Landais lui serre la main.

Grâce aux hardis voleurs dont Nante est si fertile,
Ma générosité te devient inutile;
Les preuves du complot ne sont plus en mes mains,
Et la honte est restée aux buissons des chemins.

LANDAIS, *troublé.*

Mon Dieu! pas un moment à perdre alors!

Il fait quelques pas pour sortir.

ROBERT, *l'arrêtant.*

Sans doute
Il faut faire chercher ces papiers; mais écoute:
Porteur de ce message, entré chez toi, sans bruit,
Je t'aurais, pour partir, laissé toute la nuit:

* Les vers précédés d'un astérisque sont supprimés à la représentation.

Mais autant, inconnu de tous en cette ville,
Il eût à ton ami Robert d'Estouteville
Coûté de te livrer, autant, si quelque voix
Portait mon nom terrible au chevet de François,
Il serait dangereux, entends-tu, pour moi-même,
D'entraver de Louis la justice suprême;
Et je ne pourrais plus te laisser ce moment
Sans partager ton crime avec ton châtiment.

LANDAIS, *se troublant de plus en plus.*

Que ne repartez-vous pour Paris!...

ROBERT.

Je suis père,
Et de ma mission sais-tu ce que j'espère?
Le bonheur d'embrasser mon fils!

LANDAIS.

Quoi! vous voulez...

ROBERT.

Oui; qu'a cela d'étrange?... Est-il ici? parlez!
Que je le voie!... Hélas! depuis quatorze années,
Au service du roi mes heures enchaînées,
Dans ce châtelet sombre, où tristement je vis,
M'ont toujours enfermé loin de lui, de mon fils,
De mon noble Brommel, l'héritier de ma race!...
Fais-le-moi voir, bon Pierre! oh! fais que je l'em-
[brasse!
Dame Ambroise de Lore, à Paris, maintenant,
Des élans de mon cœur, témoin froid et gênant,
Ne viendra pas ici, belle-mère jalouse,
Aux droits sacrés du fils heurter ceux de l'épouse.
Parle donc! et dis-moi s'il est beau cavalier,
S'il peut aux plus grands noms dignement s'al-
[lier,
S'il est brave, et soumis, et généreux!... Enivre
Ce cœur long-temps fermé qui recommence à vivre,
Et de tous mes chagrins, d'un seul mot triom-
[phant,
Fais plus encor, Landais : montre-moi mon en-
[fant.

LANDAIS, *après une pause pendant laquelle il a regardé attentivement Robert.*

Votre fils... vous l'aimez? ..

ROBERT.

Si je l'aime!...

LANDAIS.

Et, sans doute,
Ses jours vous sont plus chers que les vôtres...

ROBERT.

J'écoute
Et je ne puis comprendre...

LANDAIS.

Et d'un pouvoir d'airain,
Celui du roi Louis, votre dur suzerain,
Vous iriez, n'est-ce pas, affronter la colère,
Plutôt que d'exposer une tête si chère?..

ROBERT.

Que signifie... achève! Où tendent ces discours?

LANDAIS.

C'est qu'en venant à moi, c'est à lui que tu cours!

ROBERT.

A lui, dis-tu?

LANDAIS.

Robert, je t'ai laissé tout dire; [dire,
Et quoiqu'un tel message eût droit de m'inter-
Je me suis tu! d'un mot je pouvais t'arrêter...
Mais à toi maintenant, à toi de m'écouter!
Brommel, ton fils...

ROBERT.

Eh bien!

LANDAIS.

Ton fils est mon complice!

ROBERT.

Brommel!

LANDAIS.

Que maintenant, réclamant mon supplice,
Ton roi dresse pour moi ses échafauds hideux;
Au lieu d'un seul coupable on t'en livrera deux.

ROBERT, *baissant la voix avec terreur.*

Silence! As-tu dit vrai?

LANDAIS.

Tu le vois bien, je tremble!

ROBERT.

Quoi! ce fatal complot vous réunit ensemble?

LANDAIS.

Oui, j'avais là de quoi te faire repentir
D'être venu, Robert...

ROBERT.

Oh! je vais repartir!

LANDAIS.

Non : je suis maître ici. Disposons toute chose
Pour que d'un tel voyage on ignore la cause.
Mais reste!... Ton départ à dessein différé...

VITRÉ, *entrant précipitamment.*

Monseigneur! votre édit vient d'être déchiré!

LANDAIS.

Où donc est Fontenaille?

VITRÉ.

Il se bat. Une troupe
De vos arquebusiers près du marché se groupe;
Tout le peuple d'Argot en sursaut réveillé,
De meurtres et de vols tout ce peuple souillé,
Dès que de votre édit la voix s'est fait entendre
Est venu par la ville à grands flots se répandre!
Un homme de la bande, un des leurs, juif maudit,
Du poteau de justice a détaché l'édit;
L'a lu tout haut au bruit des sinistres risées.
Puis, lorsque les rumeurs se furent apaisées,
Sa voix devint perçante et j'ai bien retenu
Ces mots qu'il a jetés : « Le moment est venu!
Enfans! Courons-lui sus au trésorier! c'est l'heure
De bâtir son gibet! qu'il soit puni! qu'il meure!
Nous avons en nos mains de quoi bien nous ven-
[ger!
Vive Argot et Bohême et Perrette Mauger! »

LANDAIS, *frappé de terreur et reculant à ce nom.*

Elle, mon Dieu!

ROBERT.

D'où vient... ce nom vous épouvante!
Une femme du peuple...

LANDAIS.

Oh! ce peuple! il se vante!
Perrette Mauger! qu'est-ce après tout? J'irai voir
Cette femme!... je veux par elle tout savoir!
Oh! je n'apprendrai rien par elle!... Allez! qu'on
Les gardes du palais... Non! restez! [double

ROBERT.

Dans quel trouble
Ce nom vous a jeté!

LANDAIS.

C'est vous, Robert, c'est vous
Qui me valez cela!

ROBERT.

Moi!

LANDAIS.

Sans doute. Ils sont tous
Ameutés contre moi, maintenant; et je gage
Que tantôt, lorsqu'ils ont pillé votre bagage,
C'était pour y chercher ce message maudit
Qu'à présent leur vengeance oppose à mon édit.
Prévenons-les!... Suis-moi, Vitré! qu'on avertisse
Les archers! tous les gens de guerre et de justice
Dehors tous!

Entre Brommel.

Ah! Brommel! c'est bien, seul je suffis.
J'irai seul...

A Robert.

Vous pouvez embrasser votre fils,
Le voilà!

Il sort.

SCÈNE III.

BROMMEL, ROBERT D'ESTOUTEVILLE.

ROBERT, *tendant les bras à Brommel.*

Mon enfant! mon cher enfant!

BROMMEL, *hésitant.*

Mon père...
Vous mon père, monsieur?...

ROBERT.

Oui, moi!... Suis-je sévère?
Ai-je l'abord terrible et l'aspect imposant?
Viens dans mes bras, mon fils! mon cher fils!... A [présent
Dis-moi, pour qu'en ce cœur aucun soupçon ne [naisse,
Si l'on a bien d'amour entouré ta jeunesse;
Si du seigneur Landais les conseils assidus
Ont tenu lieu des miens dans l'espace perdus!
Regarde-moi, voyons! montre ta bonne mine,
Mon jeune cavalier! quelle noble origine
Ecrite sur ce front pensif et sérieux! [yeux!
Ah! mon vieux cœur s'échauffe à l'éclair de tes
Je reconnais mon sang! je reconnais ma race!
Plus près! plus près encore! ici! que je t'em- [brasse.
Quatorze ans séparés! quatorze ans! mais aussi...

BROMMEL.

Mon père, vous avez bien tardé!

ROBERT.

Me voici!

BROMMEL.

Je me crus orphelin long-temps, et votre approche...

ROBERT.

A mon cœur paternel épargne ce reproche!

BROMMEL.

Ah! mon dessein n'est pas d'affliger votre cœur!
Vous voilà! du passé ce seul mot est vainqueur!
Mais vous arrivez seul... une pensée amère
Trouble ma joie: hélas! n'ai-je donc plus de mère?

ROBERT, *secouant la tête tristement.*

Non, Dieu depuis long-temps l'a rappelée à lui!

BROMMEL.

Et qui donc près de vous la remplace aujourd'hui?

ROBERT.

Qui! tu veux le savoir?

BROMMEL.

Ah! pardonnez!

ROBERT.

Peut-être
Un jour apprendras-tu, mon fils, à me connaître...
Et tu sauras alors à quels regrets cuisans
Un moment de faiblesse a livré mes vieux ans.

A part.

Ah! cachons à ce fils qu'une femme étrangère
S'est assise au foyer qui vit mourir sa mère!

Haut, après une pause.

Le vieux duc François deux t'aime, à ce qu'on m'a [dit?

BROMMEL.

Je le crois.

ROBERT.

Et sans doute il t'a montré l'édit
Dont le seigneur Landais me parlait tout-à-l'heure?

BROMMEL.

Quel édit?

ROBERT.

Mais celui qui fait bruit...

BROMMEL.

Que je meure...

ROBERT.

Un édit violent contre les vagabonds,
Filles ou damoiseaux, jeunes gens ou barbons,
Bohémiens sans aveu, sans nom et sans patrie,
Qui logent en plein vent leur coupable industrie:
Contre les juifs aussi, ces ennemis de Dieu!

BROMMEL, *tressaillant.*

Les juifs!

ROBERT.

Leurs sanhédrins se tiennent en tout lieu.
Et si l'on m'en croyait, on livrerait aux flammes
Avec leurs habitans ces repaires infâmes!

BROMMEL.

Monsieur!

ROBERT.

Qu'est-ce? et d'où vient que tu trembles ainsi?
Peux-tu de ces gens-là prendre quelque souci?
Ne sont-ce pas vendeurs du temple? et leurs bouti- [ques
Ne sont-ce pas comptoirs à marchés d'hérétiques?
Il n'en est pas un seul parmi tous ces satans,
Qui ne vende son âme à beaux deniers comptans;
Qui ne vende son Dieu pour un sequin qui brille!
Pas un père chez eux qui ne vende sa fille;
Pas un enfant qui n'ait le cœur dénaturé!
Ces gens-là vendent tout, et n'ont rien de sacré:
C'est une race impure entre les plus maudites!

BROMMEL.

Réfléchissez, monsieur, aux choses que vous dites!
Je retrouve mon père en vous; mais...

ROBERT.

Tu pâlis!

BROMMEL.

Si vous voulez en moi retrouver votre fils,
Retenez ces mépris dont mon âme s'offense!
De ces juifs devant vous je prendrai la défense,
Parce que leur tribu, qu'ici l'on méconnaît,
M'accueillit orphelin, quand tout m'abandonnait;
Parce que chez ce peuple exilé sur la terre
J'ai trouvé des amis, et pourquoi vous le taire?
Une famille...

ROBERT.

O Dieu! que m'apprends-tu?

BROMMEL.

Je dis
Que je suis l'allié de ces Hébreux maudits:
Qu'en eux est mon bonheur, mon amour, ma pensée
Et que j'ai dans leur foule élu ma fiancée!

ROBERT.

Une fille hérétique! une des leurs! mon Dieu!
Serait-il vrai? Landais est donc un traître? Au lieu
De t'aguerrir le cœur et de t'éclairer l'âme,
Au lieu de te sauver, qu'a-t-il donc fait, l'infâme?
Il t'a perdu! Ministre au cœur empoisonné,
Qui m'as pris mon enfant et qui me l'as damné!
Ma vengeance paiera ta coupable tutelle...
Et cette fille juive, auprès de qui vit-elle?
Quel père, pour l'aimer, quelle mère dont l'œil
La cherche avec amour, la suive avec orgueil?
Des parens usuriers, un aïeul astrologue,
Et tout cela gîté près d'une synagogue,
Sans doute!...

BROMMEL.

Non, monsieur, et je vous en fais foi,
Cette enfant pour appui n'a que sa mère et moi:
Son père est mort sans doute, et la pauvre oubliée
S'est un jour à mon bras doucement appuyée...
Je fus d'abord son hôte... et bientôt l'étranger
Devint le fils soumis de Perrette Mauger.

ROBERT.

Perrette Mauger! c'est ce nom qui tout-à-l'heure
A fait trembler Landais!

BROMMEL.

L'enfant qui souffre et pleure
A droit que le passant retarde son chemin
Pour lui dire: courage, et lui tendre la main:
De moi, de ma pitié, que devait donc attendre
Celle dont le regard me fut d'abord si tendre,
Et qui, lorsqu'un tuteur, de son amour glaçant
Me faisait regretter l'amour du père absent,
Réveilla dans mon cœur où sa voix sut atteindre,
L'enthousiasme ardent qui venait de s'éteindre,
Restitua la flamme à ce cœur engourdi,
Et dans mon jour brumeux rappela le midi!
Savez-vous que dès lors la jeunesse puissante
Recommença pour moi, peuplée, envahissante,
Superbe de désirs, d'ardeurs, d'ambitions,
Avec ses longs projets, ses folles passions,
Ses rires éclatans, et ses larmes furtives,
Et ses illusions, blanches et fugitives,
Doux fantômes qu'un temps montre à nos yeux élus
Et qui s'en vont bien vite, et qu'on ne revoit plus!
C'était elle pourtant, elle, l'enfant bénie,
Qui m'avait secouru dans ma lente agonie,
Elle à qui je devais tout cela!... Mon amour
Pour cet ange du ciel s'accrut de jour en jour.
Je voulus, écoutant ma tendresse attentive,
Suppléer, s'il se peut, à sa mère craintive;
Je pensai qu'une femme et ses soins empressés
Pour garder ce trésor ce n'était point assez,
Et j'entrepris de faire, en ma veille éperdue,
Autour de sa maison une garde assidue.
De Perrette Mauger la prudence long-temps
Défia mes efforts; ses doutes insultans,
Parurent, dès l'abord, soupçonner ma tendresse;
Mais enfin j'ai fléchi cette devineresse:
Nous allons être époux, nous qui n'étions qu'amans,
Et les prêtres de Dieu béniront nos sermens.

ROBERT.

Ainsi de tes aïeux la mémoire s'efface!

BROMMEL.

Pour être digne d'eux que faut-il que je fasse?

ROBERT.

Il faut briser ce joug honteux, avilissant!
Il faut ne pas mentir au respect de ton sang,
Il faut fuir loin de Nante, et d'une âme assurée...

BROMMEL, *l'interrompant.*

Vous voulez que Brommel mente à la foi jurée!
Ah! monsieur, si l'honneur a pour vous tant de prix,
Pourquoi vouloir me rendre un objet de mépris!
Vous-même, si ce cœur où la fierté respire,
De semblables conseils reconnaissait l'empire,
Vous seriez le premier, je m'en porte garant,
A méconnaître en moi quelqu'un de votre rang!
Vous me jugeriez même indigne d'un reproche,
Et vous détourneriez la tête à mon approche.
Non; plutôt que mon nom à ce point se flétrit,
Plutôt que cet opprobre à mon front fût écrit,
Je briserais des mains de ma juste colère
L'écusson orgueilleux que vous m'offrez, mon père!
Je rentrerais obscur, enfant pauvre et perdu,
Dans les rangs de ce peuple où tout est confondu,
Et de tous oublié, bercé par cette houle,
J'y mourrais sans éclat du trépas de la foule! —
Monsieur, Rachel ce soir me verra. Cette nuit
Je dois près de sa porte aller m'asseoir sans bruit. *
* Quelque mot dit tout bas, quelque note connue,
* Avertira bientôt son cœur de ma venue;
* Alors, blanche et voilée, éblouissante à l'œil,
* Je la verrai debout, se dresser sur le seuil,
* Et son amour craintive, et mon amour jalouse,
* Murmureront long-temps le nom sacré d'épouse,
* Jusqu'à ce que le jour brille au ciel éclairci:
* Alors les saints flambeaux s'allumeront aussi.
Car demain, aux accens des prières publiques**,
S'uniront nos deux mains sur les pages bibliques,
Et l'Evangile ouvert recevra notre foi,
De vivre, moi pour elle, et cet ange pour moi!

ROBERT, *hors de lui.*

Demain! demain, si tôt!

BROMMEL.

Mon père...

* *Variante* : Aller *veiller* sans bruit

** *Variante* : Et demain, etc.

ROBERT.

Eh bien!

BROMMEL.

De grâce!
Regardez votre fils à vos pieds qu'il embrasse!
Songez à mon bonheur ; faut-il que le retour
De mon père en ce lieu torture mon amour?
Cet instant où mon cœur près du vôtre m'attire,
Voudrez-vous m'obliger, mon père, à le maudire?
Et faudra-t-il voiler d'un deuil si peu prévu
La date de ce jour où je vous ai revu?

ROBERT, *après un moment de réflexion.*

Ce soir, dis-tu...

BROMMEL.

Ce soir je la verrai...

ROBERT.

Quelle heure
Vous réunit tous deux?

BROMMEL.

Minuit.

ROBERT.

Elle demeure?

BROMMEL.

Dans ce quartier maudit, par les juifs habité,
Qui borne à l'occident notre grande cité;
* De Perrette Mauger la maison bien connue
*Leve un pignon sculpté sur un angle de rue,
* Et décore son porche aux regards étalé
* De je ne sais quel hydre ou serpent ciselé...
Souffrez que vers ce lieu je vous guide, mon père!

ROBERT.

Moi, de la juiverie aborder le repaire!
Toucher le seuil immonde et m'asseoir au foyer
Que de son souffle ardent Satan fait flamboyer!
Jamais!

BROMMEL, *avec beaucoup de calme.*

Mon père, eh bien! puisqu'à votre tendresse
Je vois que mon amour si follement s'adresse;
Puisque rien dans ce cœur ne s'éveille pour moi,
J'irai donc seul: adieu! — Cette juive a ma foi!
Contre la foi jurée il n'est point de refuge.
Que Dieu me soit témoin, lui, le père et le juge!
Ces sermens, si l'on veut me les faire trahir,
Je me sens assez fort pour ne pas obéir!

Il fait un pas pour sortir.

ROBERT.

Arrête!

BROMMEL, *après s'être incliné profondément.*

Adieu.

Il sort.

SCÈNE IV.

ROBERT D'ESTOUTEVILLE, LANDAIS, MATHIEU LUC, ARCHERS *dans le fond*, VITRÉ FONTENAILLE.

ROBERT, *tombant atterré dans un fauteuil.*

Malheur! ô malheur!

LANDAIS, *entrant précipitamment.*

Sur mon âme!
Savez-vous bien, Robert, qu'il faut que cette femme
Je la voie aujourd'hui! mes bons archers aidant,
J'ai fait taire l'émeute autour de nous grondant;
Leur foule rentre enfin sous mon obéissance...
Et voilà Mathieu Luc, leur chef, en ma puissance;
Mais rien n'est fait encor; ces papiers dangereux,
C'est Perrette Mauger qui les a...

ROBERT.

Malheureux!
Jusqu'où mon fils par vous s'est-il laissé conduire?

LANDAIS, *sans l'écouter.*

Si dans la maison juive on pouvait s'introduire!

ROBERT.

Oui, partez; ce projet est de ceux qu'on poursuit!
Allez; choisissez l'heure et que ce soit minuit:
Vous serez attendu, non pas vous: mais peut-être
Verrez-vous s'entr'ouvrir la porte ou la fenêtre,
Et quelque douce voix comme venant du ciel,
Vous parlera d'amour en vous nommant Brommel.

LANDAIS.

Brommel... quoi! votre fils!

ROBERT, *se levant.*

Vous l'ignoriez!

LANDAIS.

De grâce...
Dites-moi...

ROBERT, *élevant la voix.*

Je vous dis qu'à cette même place,
Tout-à-l'heure au respect sa fierté succéda!
Brommel est amoureux d'une enfant de Juda!
C'est une israélite, une fille damnée
Qu'il épouse demain! Avant cet hyménée
A minuit, en secret, tous deux doivent se voir
Chez Perrette Mauger!

MATHIEU LUC, *écoutant.*

Hein!

LANDAIS, *à part.*

Minuit! quel espoir!
Brommel vous a-t-il dit le nom de cette juive?

ROBERT.

Rachel.

MATHIEU LUC, *s'avançant.*

Rachel! c'est faux!

LANDAIS, *se retournant.*

Qu'est-ce?

MATHIEU LUC.

C'est faux!

A Robert.

J'arrive
Afin de vous laisser, monseigneur, averti
Qu'en vous disant cela ce Brommel a menti!

ROBERT.

D'où vient...

MATHIEU LUC.

Que parliez-vous d'union commencée?
La femme dont on parle elle est ma fiancée,
Entendez-vous?

ROBERT.

Rachel!

MATHIEU LUC.

C'est un nom hasardeux
Que ce nom inconnu qu'on jette entre nous deux!
Quel est donc ce Brommel? un des vôtres sans doute!

ROBERT.

C'est mon fils.

MATHIEU LUC.

Par le ciel! dites-lui bien...

ROBERT, *lui saisissant le bras.*

Écoute!

Rachel... qui t'est promise... elle t'aime?...

MATHIEU LUC.

J'ai foi

Aux sermens prononcés sur la divine loi!

ROBERT.

Eh bien! veux-tu demain que Rachel t'appartienne?

MATHIEU LUC.

Oh!

ROBERT.

Veux-tu que sa main soit unie à la tienne?

MATHIEU LUC.

Demain!

ROBERT.

Landais et moi nous t'offrons notre appui.

LANDAIS, *à Mathieu Luc.*

Tu l'épouses demain, si tu veux aujourd'hui
Être notre allié, notre ami, notre frère!

MATHIEU LUC.

Qu'attendez-vous de moi?

ROBERT.

Mathieu Luc, je puis faire
Que demain les flambeaux pour toi s'allumeront,
Et que ta mariée, une couronne au front,
Pour se rendre à l'autel traversera la ville...
Je me nomme Robert, seigneur d'Estouteville,
Et ce que je promets, je te le jure ici,
Cela sera, veux-tu?

LANDAIS.

Je te le jure aussi!

MATHIEU LUC, *à Landais.*

Vous!

LANDAIS.

Promets seulement, promets-moi de me rendre
Ces papiers dérobés...

MATHIEU LUC.

Vous pourrez les reprendre...
Plus de vengeance au cœur; vous les aurez.

LANDAIS.

C'est bien,
J'ai ton serment.

MATHIEU LUC.

C'est dit.

LANDAIS, *lui tendant la main.*

Pour moi, voici le mien!
Et Dieu me soit témoin, lui qui punit les traîtres.

MATHIEU LUC.

Ressouvenez-vous bien de vos sermens, mes maîtres!

Sur un signe de Landais, Fontenaille et Vitré congédient les archers qui gardaient la porte. On entend du bruit au dehors, et une voix qui crie:

Mathieu Luc!

MATHIEU LUC, *se retournant.*

Cette voix... Ah! j'aurais dû songer...

Allant au fond.

Mère, entrez, me voilà...

LANDAIS.

Ciel! Perrette Mauger!

PERRETTE MAUGER, *reconnaissant Landais.*

Landais!

LANDAIS.

Laissez-nous seuls!

S'approchant de Perrette Mauger.

Ici que viens-tu faire?

Perrette Mauger montre Mathieu Luc.

Tu cherchais Mathieu Luc, tu me trouves.

MATHIEU LUC.

Ma mère,
Qu'ordonnez-vous?

PERRETTE MAUGER, *montrant Landais.*

Je veux lui parler sans témoin.

MATHIEU LUC.

Je sors; appelez-moi, je ne serai pas loin!

Mathieu Luc sort avec Robert d'Estouteville.

SCÈNE V.

PERRETTE MAUGER, LANDAIS.

LANDAIS.

Eh bien! nous voilà seuls... parle! qu'enfin je sache
Les étranges projets que ta haine me cache...
Je suis le grand prévôt, et je t'écoute... Eh bien!
Ce nom ne t'émeut pas?

PERRETTE MAUGER.

Je ne m'émeus de rien.

LANDAIS.

Sans doute... oui... chaque jour, alors que je m'éveille,
Tes malédictions hurlent à mon oreille!
Chaque jour, assidue à me venir braver,
Ta colère éternelle assiége mon lever!
Femme, jusques à quand, de la foule suivie,
Jetteras-tu d'en bas l'insulte dans ma vie?
Quand cesseront ces cris par ta haine poussés?
Quand t'éloigneras-tu, zingara?

PERRETTE MAUGER.

Tu le sais,
Landais! Vois la pâleur sur mes traits étendue...

LANDAIS.

Je te trouve sans cesse...

PERRETTE MAUGER.

Oui, mais tu m'as perdue!

LANDAIS.

Femme, ne te plains pas... D'autres, en vérité,
Ont ressenti l'effet de notre cruauté...
Mais toi, que t'ai-je fait?... C'est toi, devineresse,
Qui nous viens accuser!... Parle donc, que serait-ce
Si, fidèle au devoir qui d'en haut m'est dicté,
Je livrais au bourreau ce peuple détesté,
Ce peuple de devins, de sorciers, de bohêmes,
Qui mêlent dans leurs jeux la prière au blasphème,
Dressent contre l'autel un immonde tréteau,
Et font du glaive saint un profane couteau!

PERRETTE MAUGER.

Oui, je sais qu'un édit que vous avez fait rendre
Nous dévoue au gibet!

LANDAIS.

Je puis encor t'apprendre
Que le bûcher...

PERRETTE MAUGER.

C'est bien ! sur ses ailes de feu
La flamme emportera mon âme aux pieds de Dieu.

LANDAIS.

Dans le sépulcre ouvert tu descendras vivante.

PERRETTE MAUGER.

Je sais tous les tourmens que pour nous on invente;
Je sais que vos bourreaux marchent le fer levé,
Que notre sang partout va rougir le pavé...
Exterminez ce peuple, objet de tant de crainte;
Soufflez sur cette torche, et qu'elle soit éteinte;
Clouez notre sentence au seuil de vos palais;
Aiguisez vos couteaux, dressez vos chevalets !
Du nom de châtiment que le meurtre se pare :
Nous sommes résignés à ce qu'on nous prépare.
Et qu'importe à qui meurt sous l'œil de Jéhova
La torture du corps, puisque l'âme s'en va !
Que le sépulcre s'ouvre, et que la flamme brille :
Parmi les condamnés tu trouveras ta fille !

LANDAIS.

Ma fille ! que dis-tu...

PERRETTE MAUGER.

Ta fille !

LANDAIS.

Par le ciel !
Ne m'abuses-tu pas ?

PERRETTE MAUGER.

Non, ta fille Rachel !

LANDAIS.

Malheureuse ! Et pourquoi me l'avais-tu cachée ?

PERRETTE MAUGER.

A mes bras maternels tu l'aurais arrachée...

LANDAIS.

Tu craignais, disais-tu...

PERRETTE MAUGER.

Que mon enfant, le tien,
A mon amour ravi reçût un nom chrétien :
Qu'elle fût loin de moi, par toi, pensée amère !
Nourrie à mépriser cette juive, sa mère !
C'est pourquoi j'ai long-temps renfermé mon trésor;
Et mon amour jaloux le garderait encor...
Mais cet édit de mort, cet édit sanguinaire
Que Landais sur les Juifs lança comme un tonnerre,
Cet édit proscripteur sur nos fronts suspendu,
A fait pâlir soudain mon courage éperdu...
J'ai vu de mon enfant la tête menacée,
Alors je n'ai plus eu qu'une seule pensée,
Son salut !... Tu sais tout...

LANDAIS.

Ah ! je suis un maudit !
Mais le duc François deux révoquera l'édit !

PERRETTE MAUGER.

Quand ?

LANDAIS. [morte!

Demain. Cette enfant que long-temps je crus
Elle que j'ai perdue et que Dieu me rapporte !
Ma Rachel !... Ah ! tu peux secouer ton linceul,
Mon âme ! Jusqu'ici j'ai vécu sombre et seul;
Maintenant, crainte, espoir, ambition, démence !
Je renais... pour mon âme une autre ère com-
Grâce te soit rendue, à toi qui viens ici [mence!
M'annoncer que ma fille est vivante... merci!

Il serre avec émotion les mains de Perrette Mauger dans les siennes.

Où donc est-elle ? où donc ?

PERRETTE MAUGER.

Elle m'attend.

LANDAIS.

De grâce...

PERRETTE MAUGER.

Ce jour va te la rendre...

LANDAIS.

Il faut que je l'embrasse!

PERRETTE MAUGER.

Oui, Landais; mais mon cœur ému profondément...
Nous irons tous les deux... En lui quel changement!
Dans ce cœur inflexible un prodige s'opère :
Cette âme d'un tyran cachait l'âme d'un père !
Je le retrouve donc... je ne suis plus pour lui
La zingara maudite !

LANDAIS.

Oh ! non... dès aujourd'hui...
Ma fille... dans mes bras qu'ici je la ramène !
Ce palais, c'est le sien; ces murs, c'est son domaine!
Je veux, avant la fin de ce jour solennel,
Entourer de rayons mon orgueil paternel!
A tout ce peuple, au duc, je veux montrer ma joie!
Oh ! conduis-moi près d'elle, il faut que je la voie!
Moi, son père ! mon Dieu!

MATHIEU LUC, *paraissant au fond.*

Son père !

LANDAIS.

Sais-tu bien
Que nul bonheur ne peut se comparer au mien !
Que tout en moi tressaille à la seule pensée
De tenir ma Rachel sur mon cœur embrassée,
Et que mal avisé, vois-tu, serait celui
Qui viendrait à mes bras la ravir aujourd'hui !
Quel est l'amant hardi, quel est le gentilhomme,
Si beau que soit le nom dont son orgueil se nomme,
Quel est celui d'eux tous, dans toute cette cour,
Dont l'amour parlera plus haut que mon amour ?
Viennent tous ces rivaux ! ma tendresse est jalouse!
Les devoirs de la fille avant ceux de l'épouse !
Je la disputerais, fût-ce à l'amour d'un roi !

MATHIEU LUC.

Mais j'ai votre parole, et vous m'exceptez, moi !

LANDAIS, *se retournant.*

Qu'est-ce ?... Ah ! c'est Mathieu Luc!

MATHIEU LUC, *s'avançant.*

C'est moi ! vous savez, maître,
Quel serment...

LANDAIS.

Un serment !

MATHIEU LUC.

Sur le Christ...

LANDAIS, *négligemment.*

Ah ! peut-être...

MATHIEU LUC, *reculant.*

Peut-être !...

LANDAIS.

Un jour... plus tard... nous verrons!...

MATHIEU LUC.

Ah ! c'est bien !

Votre serment faussé me dégage du mien.

Landais tressaille.

Ces papiers délateurs et dont un seul vous tue,
N'attendez pas qu'ici je vous les restitue!
Quand il en sera temps ces témoins parleront.
Jusque là, monseigneur, gardez à votre front
Cette tache... Entre vous et moi l'abîme s'ouvre!
Devant vous, monseigneur, le paysan se couvre!
Avant qu'il soit long-temps peut-être, on pourra [voir
Qui de nous en ce lieu remplit mieux son devoir.
Venez, ma mère...

LANDAIS, *appelant.*

Holà! que cet homme ne sorte!
Fontenaille! Vitré! qu'on garde cette porte!

PERRETTE MAUGER.

Mathieu Luc! que fais-tu?

MATHIEU LUC, *aux Valets.*

Drôles, n'approchez pas!

PERRETTE MAUGER, *à Landais.*

Laissez-moi, loin d'ici je vais guider ses pas.

MATHIEU LUC, *revenant, à Landais.*

Au revoir, monseigneur! Il est dans cette ville
Quelqu'un que vous savez, monsieur d'Estouteville,
Qui n'est point en ce lieu messager de pardon!
Et qui tarde à punir... Ma mère, venez donc!

Il saisit Perrette Mauger par le bras et l'entraîne.

ACTE TROISIEME.

Même décoration. On a baissé le rideau dans l'entr'acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LANDAIS, *entrant, suivi de* JEAN DE FONTENAILLE, *de* JEAN DE VITRÉ *et de* PLUSIEURS DOMESTIQUES.

LANDAIS.

Qu'on ne me parle plus d'affaires! j'ai la tête
Prise par d'autres soins! Je prépare une fête,
Une fête brillante; et je veux qu'à ma voix
Tous les enchantemens accourent à la fois!
Loin de moi les soucis dont j'étais tributaire!
J'abdique, entendez-vous? Richard trois d'Angle- [terre,
Sa hallebarde au poing, monarque rodomont,
Nous peut redemander le duc de Richemond.
Ses royales fureurs n'ont plus rien qui m'effraie!
Il n'est qu'un bien réel et qu'une chose vraie!
C'est l'amour de ma fille! et je l'ai retrouvé
Ce bien dont si long-temps mon amour fut privé.
Mon âme sous sa joie immense, inattendue,
Hésite et doute encore, et chancelle, éperdue!
Viennent mes ennemis! ce trésor qu'on me rend
Armera contre eux tous mon cœur indifférent.
Oh! qu'ils aiguisent bien leur colère et leur glaive!
Ces jaloux insulteurs de tout ce qui s'élève!
Que leurs sombres clameurs me suivent pas à pas;
Poursuivant dans un grand la grandeur qu'ils [n'ont pas.
Que me font maintenant leurs haines acharnées!
Mon âme refleurit à ses jeunes années!
Une fête, vous dis-je! une fête! Écoutez!
Des chansons et des fleurs, des voix et des clartés.
Que chaque mur rayonne, et que chaque front brille;
Car aujourd'hui Landais va marier sa fille.

Tout le monde sort.

Ma fille! je l'ai vue! et j'ai pu l'embrasser!
Sur mon cœur paternel je viens de la presser!
Qu'elle est belle! sa voix comme elle était émue!
Une voix dont l'accent persuade et remue.
Elle aime ce Brommel, et vraiment aujourd'hui
Son cœur battait pour moi moins encor que pour [lui!
Ils seront donc époux ce soir! Pourvu que l'autre...
Bah! son pouvoir peut-il lutter contre le nôtre!
Un paysan! D'ailleurs nous saurons l'éloigner...
Et quant à leur rabbin, nous allons le gagner.
Précisément ici je l'ai mandé, peut-être...

SCÈNE II.

UN RABBIN, LANDAIS.

LE RABBIN.

Que voulez-vous de moi, seigneur?

LANDAIS.

Ah! c'est vous, maître!
Approchez.

Le rabbin se prosterne et avance de quelques pas.

Approchez, dis-je! ne craignez pas.

LE RABBIN.

Le serviteur de Dieu s'avance pas à pas.

LANDAIS.

Juif, laisse là ton Dieu. Tu sais que ma colère
Se retire de toi; que mon bras tutélaire,
Hier encor sur vous étendu, tout-puissant,
Renverse du bûcher l'appareil menaçant.
Vous êtes parmi nous une race maudite;
Mais...

LE RABBIN, *humblement.*

Lorsque parmi vous un étranger habite,
Ne lui reprochez pas le pain qu'il peut manger;
Car Dieu dit à son peuple : Accueille l'étranger!

LANDAIS.

Aussi ma volonté hautement proclamée
Jette au loin le pardon sur la foule alarmée.
Je révoque la loi qui vous frappait.

LE RABBIN.

D'où vient
Que de cet édit seul votre âme se souvient?
N'est-il pas parmi vous une haine vivace

Qui renait d'âge en âge et court de race en race?
Un préjugé de fer contre nous s'élevant,
Un bûcher pour les juifs qui s'embrase souvent!
On renverse un édit dès lors qu'on le peut craindre;
Mais l'horreur du nom juif...

LANDAIS.

Je puis aussi l'éteindre!
Écoutez : je veux faire aujourd'hui deux époux;
L'un parmi les chrétiens et l'autre parmi vous.
Juifs et chrétiens feront une seule famille.

LE RABBIN, *reculant.*

Seigneur!

LANDAIS, *impérieusement.*

Cela sera! je le veux. C'est me fille,
Ma fille, entendez-vous, que je marie. Eh bien,
Je la donne, elle juive, à Brommel, un chrétien!
Je veux voir à son sort sa destinée unie;
Ce jour même est fixé pour la cérémonie.
Vous m'avez entendu. C'est vous de qui la voix
Au nom du seigneur Dieu les bénira sept fois;
Vous qui prononcerez les divines paroles
Aux lueurs des flambeaux mêlés aux banderoles;
Vous qui tendrez le voile aux coins d'or, au fond
[blanc,
Sur leurs fronts inclinés! C'est vous, vieillard
[tremblant,
Qui remplirez de vin le symbolique verre
Que le nouvel époux doit briser contre terre.
Et sur ce couple heureux de son bonheur troublé,
C'est vous qui jetterez et la cendre et le blé!...
Comme ma volonté que vos pas soient agiles!
Allez! Que le Talmud et les saints Évangiles,
S'il le faut, soient placés ensemble sur l'autel;
Autrement, cet édit à Juda si mortel,
Cet édit que retient ma colère puissante,
Lèvera de nouveau sa hache obéissante.

LE RABBIN.

Plutôt que voir encor sur nous, peuple martyr,
Ton bras persécuteur d'en haut s'appesantir,
Plutôt qu'en tes deux mains la hache se relève,
J'obéirai.

LANDAIS.

C'est bien.

LE RABBIN.

Car l'esprit cède au glaive!
Mais je ne réponds pas qu'au milieu de la nuit
L'arche sainte ne s'ouvre et ne tombe avec bruit.
Déjà, vois, dans le ciel un orage s'apprête!
Souvent le châtiment vient avec la tempête;
Et nul ne se dérobe au flot envahissant
Que répand sur nos fronts la main du Tout-Puis-
[sant!
Ce n'est pas sans dessein que Dieu, dans sa justice,
Ordonne que la foudre éclaire et retentisse!
Et ce bruit jusqu'à nous par l'orage apporté
N'est que la grande voix du Très-Haut irrité.
Il tonne sur celui qui, visiteur nocturne,
Trouble un mort dans sa tombe en lui volant son
[urne,
Et sur le sacrilége entré dans le saint lieu
Qui pose un pied maudit sur les autels de Dieu.
Jéhovah quand il veut sait punir qui l'outrage,
Et laisse aux seuls élus des forces pour l'orage,
Afin que, sourds aux bruits qui se heurtent dans
[l'air,
Ils atteignent le but que leur montre l'éclair!

LANDAIS.

Ce sont là creux discours et vagues prophéties!
Souviens-toi seulement qu'à moi tu t'associes!
Que ce pacte est fatal au bras qui le romprait,
Et que dans un instant je veux que tout soit prêt.

LE RABBIN, *s'inclinant.*

Il sera fait ainsi que vous le voulez, maître.

LANDAIS, *à part.*

A la bonne heure, et puis j'y serai, j'y veux être.
Ces juifs me sont suspects! à tout il faut songer!
Suis-moi...

LE RABBIN.

Seigneur!

LANDAIS.

Suis-moi chez Perrette Mauger.

Entre Brommel.

Se retournant.

Que veut Brommel?

SCÈNE III.

BROMMEL, *fort agité*, LANDAIS, LE RABBIN.

BROMMEL, *à Landais.*

Monsieur...

LANDAIS.

Parle.

BROMMEL.

Enfin, je vous trouve!
Ah! le ciel aujourd'hui cruellement m'éprouve,
Lui qui me montre en vous, jusqu'ici mon tuteur,
Non plus un noble ami, mais un persécuteur.

LANDAIS.

Que veux-tu dire?

BROMMEL.

Eh quoi! l'ignorez-vous!

LANDAIS.

Achève!

BROMMEL.

Était-ce donc, mon Dieu, quelque pénible rêve!
Non! car je m'en souviens! non, c'était bien réel!
Hier au soir cette enfant, cet ange d'Israël,
M'attendit vainement! Des archers en grand nom-
[bre
Tandis que je sortais m'assaillirent dans l'ombre:
Et je fus entraîné tout en me débattant
Jusque dans un cachot d'où je sors à l'instant.
Un cachot, répondez! des entraves, des chaînes,
A moi! Savez-vous bien, monsieur, toutes les haines
Qui s'amassent au cœur de Brommel outragé!
Me punisse le ciel si je ne suis vengé!
Dussé-je me livrer pour vous perdre, je jure
Que j'obtiendrai, monsieur, raison de cette injure!

LANDAIS.

Te livrer!

BROMMEL.

Ce complot, ce projet avorté,
Qui par moi fut écrit et par vous fut dicté,
Si monseigneur le duc venait à le connaître,

Il vous exposerait autant que moi peut-être.
Tremblez donc! car bientôt au vieux duc dénoncé..

LANDAIS, *l'arrêtant.*

Mais sais-tu bien à qui tu parles, insensé?
Tu m'accuses, Brommel! ma tendresse en mur-

BROMMEL. [mure!...

Oh! de la prévôté j'ai reconnu l'armure!
C'étaient vos gens; c'étaient vos archers, vos valets,
Qui m'ont hier retenu de force en ce palais...
Et Rachel! quelle nuit de frayeurs agitée!...

LANDAIS.

Elle sera ta femme.

BROMMEL, *joignant les mains avec étonnement.*

Oh!

LANDAIS, *souriant.*

Jeunesse emportée!
Tandis que ton courroux me méconnait ainsi,
Du bonheur de tous deux je m'occupais ici.
Regarde! le rabbin qui sur la sainte Bible
Réunira vos mains!

BROMMEL.

O ciel! est-il possible!
Ne m'abusez-vous pas, dites?

LANDAIS.

Les fiancés
Seront époux.

BROMMEL.

D'où vient donc qu'hier...

LANDAIS.

Je ne sais.

BROMMEL.

Sur ma route apostés, ces hommes, chose étrange,
Qui donc les envoyait?

LANDAIS.

Je l'ignore!

BROMMEL.

Qu'entends-je!

LANDAIS.

Pour m'occuper de toi, de ton bonheur, il faut
Que je te quitte. Adieu. Nous nous verrons bientôt.

Il sort avec le Rabbin.

BROMMEL, *seul.*

Dans mon étonnement je cherche, et ma mémoire...
De qui me défier, mon Dieu! que dois-je croire!
Ce n'était point Landais... eh! qui donc? par le ciel
Je veux savoir...

SCÈNE IV.

ROBERT, BROMMEL.

ROBERT, *à Brommel.*

Restez. Deux mots, monsieur Brommel!
Me direz-vous enfin... Fermez cette autre porte...
Qui vous pousse à flétrir le beau nom que je porte?
Oubliez-vous qu'hier je vous ai défendu
De revoir cette juive?

BROMMEL.

Et moi j'ai répondu,
Mon père, qu'entre nous Dieu jugerait!

ROBERT.

Démence!

BROMMEL. [mense!

Votre pouvoir, mon père, est grand, il est im-
Votre voix parle haut lorsque vous menacez,
Et Dieu me maudira si vous me maudissez!
Mais si sacré que soit le nom qui vous décore,
Il est un autre nom plus imposant encore:
Il est une autre voix qui parle en ce moment,
Et que j'écoute seule.

ROBERT.

Un serment! un serment!
Que m'importe!...

BROMMEL.

Mon père, à vos genoux je tombe!
Par l'amour de ma mère endormie en sa tombe,
Par tout ce qu'on invoque aux marches de l'autel,
Par Dieu, qui comme nous, pour nous s'est fait
[mortel!
Par la sainte clarté qu'il faut que chacun suive,
Par le Christ, ce roi juif né d'une mère juive!
Par tout ce qui fut grand, noble, saint, respecté,
Mon père! mon serment!

ROBERT.

Mon fils! ma volonté!...

BROMMEL. [m'aime,

Celle que j'aime est pure, elle est belle, elle
Et si vous la voyiez vous l'aimeriez vous-même...
Il n'est plus rien pour moi sans elle désormais...
Et vous l'appellerez votre fille...

ROBERT.

Jamais!...
Jamais... Ah! mon malheur est grand! que cette
[tache
D'une rouille honteuse à mes armes s'attache!
Et qu'il me faille voir par tes mains... trahison!
Eclabousser ainsi l'azur de mon blason!
Mais va! dût pour mon cœur s'accroître un tel
[supplice,
Il faut qu'un grand devoir aujourd'hui s'accom-
Devoir inexorable, inflexible, sacré, [plisse,
Que Dieu même m'impose et que je remplirai!

BROMMEL, *se levant.*

Quel est-il ce devoir?

ROBERT.

Vous le saurez... silence!

BROMMEL, *froidement.*

N'espérez rien, monsieur, de cette violence!
Elevé loin de vous, Brommel n'a pu former
Sa bouche à vous mentir, son cœur à vous aimer!
Ce cœur à l'âge d'homme arrivé sans contrainte,
S'il eût battu d'amour pourrait battre de crainte...
L'habitude lui manque à ces soumissions:
Il faut, pour nous aimer, que nous nous connais-
[sions!
Et votre titre en vain abrégeant la distance,
Vous laisse désarmé devant la résistance
De ce fils, qui vous peut répondre avec raison:
Je ne vous connais pas... gardez votre blason!

ROBERT.

Insensé! ta démence à ces propos s'emporte!

Lui barrant le passage.

Tu ne passeras le seuil de cette porte!

BROMMEL.

Mon Dieu!

ROBERT.

Mes gens hier, par mon ordre, au palais
T'ont retenu captif.

BROMMEL.

Eh bien! rappelez-les!
Car vos droits, je les nie, et vos cris, je les brave!
Ah! vous avez en moi cru trouver un esclave!...
Je me lève, monsieur! moi qui vous suppliais!
Vous avez envers moi des torts que j'oubliais!
Ma mère était à peine en sa tombe glacée
Que par une étrangère elle fut remplacée!
Quand le jour me frappa d'un éclat imprévu
A mon premier regard est-ce vous que j'ai vu?
Est-ce de votre voix que j'appris à connaître
Le nom du Seigneur Dieu, du Sauveur et du [maître?
Non; jouet au berceau d'un destin menaçant,
Brommel fut exposé sur la pierre en naissant!
Vous m'avez délaissé, sans appui, sans défense!
Et c'est loin de vos yeux qu'a grandi mon en- [fance!
Je ne vous dois donc rien... Retirez-vous.

ROBERT.

Brommel!

BROMMEL.

Malgré vous, malgré vous j'épouserai Rachel!

ROBERT.

Malgré ton père!

BROMMEL.

Oui! nulle puissance humaine...

ROBERT.

Malheureux!

BROMMEL.

Laissez-moi!

ROBERT.

Que ma voix te ramène!

BROMMEL.

Non... ôtez-vous... laissez... que je sorte...

ROBERT.

Insensé!

BROMMEL.

Je vous dis qu'on m'attend, que l'autel est dressé...
Quel sourire!...

ROBERT.

Un seul mot...

BROMMEL.

Quel secret est le vôtre?...

ROBERT.

Ces flambeaux, cet autel...

BROMMEL.

Eh bien!

ROBERT.

C'est pour un autre!

BROMMEL.

Pour un autre, mon père... un autre, avez-vous [dit?

ROBERT.

Tu n'épouseras pas cette juive!...

BROMMEL.

Maudit!
Qui donc?.. Parlez!.. un autre!.. Ah! son nom!..

ROBERT.

[que je meure!...
Ta Rachel!... Mathieu Luc l'épouse dans une [heure.

BROMMEL.

Mathieu Luc! c'était lui! lui! je vais de ce pas...
Le fiancé! Courons!...

ROBERT.

Tu ne sortiras pas!

BROMMEL.

Prenez garde!

ROBERT.

Je veux que d'un esprit plus sage...

BROMMEL.

Mon père, encore un coup, livrez-moi le passage!
Ah! ne voyez-vous pas que mes pas sont trem- [blans...
Que si vous m'y forcez... malgré vos cheveux [blancs!

Il tire son épée et la brise.

Non!... non... mon père... Eh bien!... vous le [voyez... je pleure...
Je suis à vos genoux... retirez-vous!

ROBERT.

Demeure!

BROMMEL.

Il le faut! il le faut!... mon père! oubliez tout...
J'eus tort de vous braver!... mais voyez, mon [sang bout...
Je ne vous réponds pas de moi... Que cette porte
S'ouvre!...

Robert s'assure qu'elle est bien fermée, ôte la clef et la jette par la fenêtre.

Ah! c'est donc ainsi! Mais cette main est forte!
Et ces solides gonds, par moi déracinés,
Vont tomber en éclats... Je les brise, tenez!

Il jette la porte en dehors et passe. Le vieillard le suit tout en désordre, en élevant les bras au ciel.

ACTE QUATRIEME.

Chez Perrette Mauger. — Tous les préparatifs d'une noce juive. A droite un prie-Dieu, qui supporte une Bible ouverte, et le *Taled* ou voile blanc destiné à couvrir les deux époux. Ce *Taled* est brodé à ses quatre coins, et orné de quatre longs cordons de soie, avec cinq nœuds chacun, en mémoire des cinq Livres de Moïse. Sur le même prie-Dieu, il y a un verre de forme longue et étroite, posé sur un plateau qui contient aussi de la cendre. On est au soir.

SCENE PREMIÈRE.

LANDAIS, PERRETTE MAUGER.

LANDAIS, *entrant.*

Tout est-il préparé?

PERRETTE MAUGER.

Oui, tout, depuis une heure.
Nos amis vont bientôt remplir cette demeure;
Je les attends...

LANDAIS.

C'est bien! leur rabbin prévenu,
Pour nous conduire au temple est-il enfin venu?

Perrette Mauger fait un signe négatif.

Que de cendre et de deuil sa tête soit couverte;
Mais qu'il vienne!

PERRETTE MAUGER.

Il viendra.

LANDAIS, *regardant autour de lui.*

Le vin, la Bible ouverte,
Le voile des époux... c'est cela... maintenant
Viennent les invités! tout est prêt... Ce manant,
Ce Mathieu Luc?

PERRETTE MAUGER.

Parti pour la journée entière.
Moi-même je l'ai vu franchir le cimetière.
Il est loin : j'ai pris soin de l'écarter.

LANDAIS.

Comment?

PERRETTE MAUGER.

J'ai fait parler en lui la voix du dévouement:
Louis onze se meurt et s'épuise en promesses
Pour obtenir partout des prières, des messes;
J'ai dit à Mathieu Luc qu'un homme, un inconnu,
Était pour lui parler tout-à-l heure venu;
Un envoyé secret qui le suit à la trace,
Et dont trois fleurs de lis décorent la cuirasse...
Cette nuit même il faut que tout Nante averti
S'agenouille à la fois... Mathieu Luc est parti.

LANDAIS.

C'est bien. Mais Mathieu-Luc, ami du roi de France?
C'est donc un homme à craindre!... et dans quelle [espérance
Se fait-il l'allié du tyran très-chrétien?...
C'est un fou qui nous brave et qui veut un soutien.
Mais je m'étonne fort que le vieux roi consente...
Bah! leur ligue à tous deux n'est guère menaçante,
Après tout!... Et d'ici j'atteindrais d'un seul bond
Le trône vermoulu de ce roi moribond!

Au Rabbin, qui entre.

Faites que des docteurs la tribu, la famille,
S'assemble promptement...

A Perrette Mauger.

Et Rachel? et ma fille?...
Amenez-la.

PERRETTE MAUGER.

Silence!

LANDAIS.

Il faut bien qu'en ce lieu...

PERRETTE MAUGER.

Ne troublons pas cette âme... elle est aux pieds de [Dieu!

LANDAIS.

Soit! pourtant...

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROBERT D'ESTOUTEVILLE, *accourant.*

ROBERT, *à Landais.*

Ah! c'est vous!... Brommel marche à ma suite...
Il va venir, il vient! qu'à présent, tout de suite
Vos hommes, vos archers prêtent main-forte aux [miens!
Comme moi vous avez horreur des bohémiens,
Des juifs et des rabbins, race impure et damnée!
Arrêtez avec moi sa démence effrénée: [tant...
Songez donc qu'il me suit, et que dans un ins-

LANDAIS, *avec le plus grand calme.*

Pourquoi donc l'arrêter, si c'est lui qu'on attend?

ROBERT.

Lui! mon fils?...

LANDAIS.

Votre fils.

ROBERT.

Redites-moi, redites!...

LANDAIS.

Brommel peut s'allier aux familles maudites
Maintenant! car mon nom est fier s'il n'est ancien,
Et peut, sans vous fâcher, venir après le sien!

ROBERT.

Certes, mais...

LANDAIS.

Mais Rachel est ma fille, et je pense
Que d'aïeux couronnés ce titre la dispense!

ROBERT.
Votre fille!... Rachel!... cette juive... comment?
LANDAIS.
Il manque à mon aveu votre consentement...
Le donnez-vous, Robert?
ROBERT.
Rencontre surprenante!
LANDAIS.
[Nante,
C'est moi, Pierre Landais, moi, grand prévôt de
Grand argentier, seigneur de nom et de crédit,
Qui veux mettre ma main dans la vôtre... Est-ce
[dit?...
Il lui tend la main.
Songes qu'aux jours mauvais de la guerre civile,
J'étais là, près de vous, monsieur d'Estouteville!
Que seul je vous restai, seul de tous vos amis!
Que votre fils par vous en mes bras fut remis,
Et qu'alors vous disiez : « Si jamais ma puissance,
» Landais, s'égale un jour à ma reconnaissance,
» Viens, demande-moi tout, demande aveuglément!
» Sur la croix du Sauveur je te fais le serment
» Qu'aucun refus, aucun... »
ROBERT.
Je m'en souviens.
LANDAIS.
Je compte
Que vous vous souviendrez de tout, monsieur le
[comte,
Et que vos petits-fils deviendront mes neveux;
Car de vous aujourd'hui c'est cela que je veux...
Lui tendant la main.
Est-ce dit?
ROBERT.
Cette fille est juive!... c'est justice
Qu'à la foi catholique elle se convertisse...
LANDAIS, *le prenant à part.*
Nous ferons ce miracle... Oui, plus tard...
ROBERT.
Quand?
LANDAIS.
Demain...
Un jour... consentez-vous?...
ROBERT.
C'est dit... voilà ma main.
LANDAIS.
Allons! nous ne ferons qu'une seule famille.
Venez, je veux vous faire embrasser votre fille...
Venez!
ROBERT.
Mais Mathieu Luc?
LANDAIS.
N'en ayez pas souci!
Nous serons mariés avant qu'il soit ici.
A Perrette Mauger.
Conduis-nous.
Ils sortent par la porte de droite. — Perrette Mauger, restée la dernière, se retourne au moment de sortir, et voit entrer par le fond Mathieu Luc.
PERRETTE MAUGER.
Mathieu Luc!

SCÈNE III.

MATHIEU LUC, PERRETTE MAUGER.

Des Docteurs de la loi, des Joueurs d'instrumens et des Enfans portant des flambeaux sont entrés durant la scène précédente et se sont placés aux deux côtés du théâtre.

MATHIEU LUC, *entrant abîmé dans sa rêverie.*
La perte sera grande!
Aux prières de tous le roi se recommande :
On priera! mais, pour moi, je crois, en vérité,
Que jamais le vieux roi ne s'est si bien porté...
Dieu veuille reculer la royale agonie!
Il fait encore quelques pas, puis se retourne et recule frappé d'étonnement.
Quel appareil! D'où vient... Quelle cérémonie
Se prépare? Pourquoi tant de gens rassemblés?
Mère, répondez donc... Mère, vous vous troublez!
Se cache-t-on de moi?... Parlez... De ce silence
Que faut-il que j'augure?... Oh! tout mon cœur
[s'élance
Au-devant d'un danger que je ne connais pas,
Gouffre de trahison qui s'ouvre sous mes pas!
Saurai-je enfin... Rien... rien... Personne ici...
[personne
Qui me dise... O mon Dieu! ma mère, je soup-
[çonne...
Sachons donc ce qu'ici l'on trame à mon insu!
S'approchant du prie-Dieu.
Ce voile blanc, de lin, de soie et d'or tissu...
PERRETTE MAUGER.
Le voile nuptial...
MATHIEU LUC.
Cette aiguière couverte,
Ce verre, cette cendre, et cette Bible ouverte...
PERRETTE MAUGER.
La *Genèse.*
MATHIEU LUC.
Il se penche sur la Bible et lit :
Lisons... « Et le moment venu,
» On dit à l'envoyé de l'époux inconnu :
» Voici la fille chaste et bénie entre toutes
» Que vous avez trouvée au milieu de nos routes,
» Et qui désaltéra l'autre soir, de sa main,
» Vous et vos serviteurs fatigués du chemin;
» Emmenez-la. L'enfant doit quitter sa famille
» Pour suivre son époux... Puis, à la jeune fille
» On dit, cherchant le doute en ses regards er-
[rans :
» Consentez-vous, ma fille à quitter vos parens?
» Consentez-vous à fuir ces paisibles demeures
» Où s'envolaient vos jeux, vos chagrins et vos
[heures?
» L'enfant pleura d'abord en entendant ceci;
» Puis elle dit : Partons, si Dieu le veut ainsi! »
Se relevant.
Donc, c'est un mariage!... ô mon Dieu... cette
[Bible

Ouverte... pour qui donc?... Rachel!... c'est im-
[possible!
Ici pourtant... ici!... Rachel... je le saurais...
D'ailleurs n'est-ce pas moi qu'elle aime?... Ces ap-
[prêts
Sans doute étaient pour nous. O divine puis-
[sance!...
Mais pourquoi donc alors choisit-on mon absence?
Pourquoi m'éloigne-t-on?... car ils m'ont éloigné!

Poussant un cri.

Malheur... Ah! de sueur mon visage est baigné,
Je tremble... d'entrevoir... infernale pensée!
Ma Rachel! mon seul bien! ma sœur! ma fiancée...
Un mariage juif!... impossible! car moi
Je suis chrétien...

PERRETTE MAUGER.

Regarde.

MATHIEU LUC, *reculant.*

Elle!... elle!... contiens-toi,
Mon âme!...

SCÈNE IV.

RACHEL, *entre voilée, vêtue de blanc,* LANDAIS *lui donne la main;* D'ESTOUTEVILLE *vient ensuite avec* PERRETTE MAUGER; MATHIEU LUC, *se retire à l'écart.*

LE RABBIN.

A vous salut, femme, et soyez bénie!

LANDAIS.

Approchons... tout est prêt pour la cérémonie.
Viens, Rachel...

Se tournant vers le fond.

Vous, l'argesse! à vous ces sequins d'or!

Il jette une poignée d'or.

Mais quelqu'un manque ici...

MATHIEU LUC.

Qu'attendent-ils encor?
L'époux!... c'est cela... oui! Voyons, Dieu tuté-
[laire!...
A qui va se heurter ma jalouse colère?...

BROMMEL, *au dehors.*

Rachel!...

LANDAIS.

Joie et bonheur! place à celui qui vient!

MATHIEU LUC, *reconnaissant Brommel qui entre.*

Ah! c'est un ennemi! ma haine se souvient!

SCÈNE V.

LES MÊMES, BROMMEL.

BROMMEL, *entrant.*

Rachel...

MATHIEU LUC *s'élance au-devant de lui.*

Un pas de plus, je vous tue!

BROMMEL.

Au passage
Qui donc m'arrête ainsi?

MATHIEU-LUC.

Moi! c'est moi! mon visage
Vous est connu, monsieur! ceci vous appartient...

Il lui jette à la face la plume noire qu'il a ôtée de son chapeau.

Et maintenant, Brommel, ce fer contre le tien!
En garde!

PERRETTE MAUGER, LANDAIS et D'ESTOUTEVILLE.

Malheureux!

MATHIEU LUC, *criant.*

En garde!

RACHEL.

A sa défense
Courez!...

Elle s'évanouit; les femmes qui l'entourent la soutiennent, et la conduisent dans son appartement.

MATHIEU LUC.

La châtiment égalera l'offense!
Heureux époux! ma rage ardente à t'insulter,
T'offre ce duel sangiant que tu vas accepter,
N'est-ce pas?...

BROMMEL, *froidement.*

Votre nom?

MATHIEU LUC.

Mathieu Luc, nom vulgaire!
Qu'importe! comme un duc je puis vouloir la
[guerre,
Et de chaque bruyère et de chaque genêt
Faire lever du fer, car ce soi me connaît!
Je suis roi de la lande ignorée et sauvage,
Et ma voix a des cris qu'on entend dans l'orage!
Et celui qui, chez nous, ne craint ni roi ni duc,
Celui-là comme un chef craint encor Mathieu Luc!
Eh bien?...

BROMMEL.

Je refuse...

MATHIEU LUC, *reculant.*

Ah!...

BROMMEL, *avec beaucoup de calme.*

Que le vassal s'en aille
Conquérir un blason sur les champs de bataille,
Et qu'il revienne à nous avec les éperons
De chevalier... alors seulement, nous verrons!

MATHIEU LUC.

Ainsi tu ne veux pas...

BROMMEL.

Vous savez ma réponse.
Non.

MATHIEU LUC.

Prends garde au refus que ta bouche prononce!
Tu refuses, Brommel!...

BROMMEL.

Je refuse.

MATHIEU LUC.

Tu veux
Que de honte ton père arrache ses cheveux...
Tu m'y forces, Brommel!

Tirant de dessous son surcot de bure une liasse de lettres.

Tiens!... j'ai là ma vengeance!

Se retournant vers Robert d'Estouteville.

Monsieur d'Estouteville! au nom du roi de France,
Votre maître, arrêtez cet homme que voilà...

Montrant Brommel.

Vous me serez garant de sa personne. Il a,
Prêtant aux trahisons son appui volontaire,
Armé contre Louis Richard trois d'Angleterre.
Du fait que je vous dis, ces papiers feront foi.
Vous les aviez perdus, je les ai trouvés, moi!
Les voici tous! Songez combien est imposante
L'auguste volonté qu'ici je représente!
Je parle au nom du roi Louis onzième, et veux,
Montrant les criminels qu'on sévisse contre eux!

Mouvement marqué de Landais.

L'insulte sans vengeance est chez nous chose vile!
Faites votre devoir, monsieur d'Estouteville!
Vous êtes en ce lieu l'envoyé de la loi;
Obéissez, monsieur, faites, au nom du roi!...

BROMMEL, *à d'Estouteville, en s'approchant de lui.*

Mon père...

ROBERT.

Eh quoi!

BROMMEL.

Mon père, un devoir vous réclame:
Il vous faut l'accomplir...

ROBERT, *avec effusion.*

Jamais... non, sur mon âme!
Jamais... Moi l'arrêter! moi, son père!

BROMMEL.

Pourtant...

ROBERT.

Non, dis-je, non!

MATHIEU LUC.

Songez que le roi vous attend!

ROBERT.

Oh! qu'importe! ce bras! qu'il en choisisse un autre!

MATHIEU LUC.

Et lequel donc ici peut suppléer le vôtre?

LANDAIS, *à part, regardant Mathieu Luc.*

Dieu m'inspire! écartons ce danger.

MATHIEU LUC.

Donc, le roi
Ne trouvera personne ici?

LANDAIS, *résolument, passant au milieu.*

Moi! si fait! moi!

Il prend les papiers des mains de Mathieu Luc.

ROBERT.

Vous!

LANDAIS.

Je ne suis l'amant ni le père, et j'ordonne
Que Brommel à l'instant soit arrêté... Personne
Ne m'entend?...

ROBERT, *avec stupeur.*

Vous!... Landais!... c'est vous qui...

LANDAIS, *impassible.*

C'est assez!
Je suis le grand prévôt de Nante!

Aux hommes de la suite.

Obéissez!

BROMMEL.

Allons, mon père... allons! c'est une rude tâche
Qu'il vous épargne.

A Perrette Mauger.

Mère, embrassez-moi!

MATHIEU LUC, *regardant Landais.*

Le lâche!...
Mais Rachel est sa fille... O justice de Dieu!
Je te livre cet homme!

BROMMEL.

Adieu, ma mère, adieu!

Tous sortent, à l'exception de Mathieu Luc.

SCÈNE VI.

MATHIEU LUC, RACHEL, *rentrant.*

MATHIEU LUC.

Vengé!...

Allant à elle.

Rachel... c'est toi... ma sœur! ma fiancée!
Mais je sens dans mes mains frémir ta main glacée!
C'est moi qui l'ai livré... Quoi! tu pleures? tes yeux
Le cherchent... Ce Brommel... ce rival odieux...

RACHEL, *avec égarement.*

Où donc est-il?

MATHIEU LUC.

Malheur! malheur! c'est lui qu'elle aime!
Fou que j'étais d'aimer une fille bohême!
Un enfant que la grâce a sevré de son miel,
Et qui peut regarder là-haut sans voir le ciel!
Insensé! Ton Brommel perdu pour toi, te dis-je!

RACHEL.

Mon Dieu!

MATHIEU LUC.

Rien ne le peut sauver, rien, qu'un prodige!
Il faudrait que moi-même... or, je l'ai défié...
Je l'aurais tenu là, sans merci, sans pitié,
Sous mon genou, couché, se débattant... le glaive
Levé!... C'est un bonheur que le maudit m'enlève!
Il refusa! son fer rouillé dans le fourreau...

Riant.

Refuser l'adversaire et prendre le bourreau,
Comprends-tu! c'est cela qu'il a fait! Dieu le garde!

RACHEL, *retombant brisée et mourante.*

Oh! je meurs!

MATHIEU LUC, *allant à elle.*

Malheureux! malheureux!

RACHEL, *d'une voix faible.*

Tiens, regarde!
Tu m'as tuée.

MATHIEU LUC, *désespéré.*

A moi!

RACHEL.

Silence.

MATHIEU LUC.

A tes genoux...

RACHEL.

Car son amour, c'était ma joie, entendez-vous!

Et tu me l'as ôtée, et tu me l'as ravie!
C'était là mon seul bien, ma lumière, ma vie!
Le souffle, l'âme, tout! oui, tout, en vérité!
Le bonheur et l'espoir... et tu me l'as ôté!

MATHIEU LUC.

A votre tour, silence! Oh!

RACHEL.

Détruite, détruite
Sans retour...

MATHIEU LUC, *avec égarement.*

J'aurais dû le tuer tout de suite.
Pourquoi, mon Dieu! pourquoi l'ai-je laissé partir?

Il va vers la porte du fond.

RACHEL, *se levant avec effort, et s'appuyant contre l'autel; elle étend le bras vers le livre de la loi.*

Devant la sainte loi qui ne saurait mentir,
Sur ce livre sacré, redoutable au parjure,
Par le Dieu de Moïse et d'Abraham, je jure
Que je garde à Brommel mon amour! que c'est lui
Que j'aime!...

MATHIEU LUC.

Oh!

RACHEL.

Lui, mon Dieu! que s'il meurt aujourd'hui
Je mourrai! Pour tous deux, seigneur, la même [tombe!
L'assassin de Brommel sera le mien! et tombe
Sur lui, dès ce moment, sur ce front réprouvé...

MATHIEU LUC *va à elle, lui prend le bras levé pour la malédiction, et l'amène lentement sur le devant du théâtre.*

Rachel, vous mourrez donc si Brommel n'est sauvé?

RACHEL.

Oui.

MATHIEU LUC.

Vous voilà bien faible. Hélas! votre main tremble!
Elle mourir, mon Dieu!

RACHEL.

Vivre ou mourir ensemble.

MATHIEU LUC.

Vous l'aimez jusque là! C'est bien, Rachel, je vois...
Parlez, alors, parlez. Que voulez-vous de moi?
Dites, me voilà prêt, il n'est plus rien qui coûte
A ce cœur dévoué... Ma sœur, je vous écoute.

RACHEL.

Ce langage! Est-ce vous, Mathieu Luc, qui parlez?

MATHIEU LUC.

Oui, c'est moi qui vous aime, et que vous accablez,
Que vous alliez haïr, que vous alliez maudire...
Et qui trouve en mon cœur des forces pour vous [dire:
Ce que je veux de vous dans les jours à venir,
Ce qu'il me faut, Rachel, c'est un bon souvenir,
Rien de plus. Votre amour conservez-le pour [l'autre.
Puisque mon cœur aimant n'a pu trouver le vôtre,
Il se taira. Ma sœur, parlez; dès ce moment
L'amour de Mathieu Luc se change en dévouement.
ites, et vous verrez si mes offres sont vaines!
Demandez-moi mon sang, et j'ouvrirai mes [veines.
Est-ce mon sang qu'il faut? parlez!

RACHEL.

C'est plus encor.

MATHIEU LUC.

Tout, vous dis-je!

RACHEL.

O mon Dieu!

MATHIEU LUC.

Mon âme, ce trésor
Que je veux rendre à Dieu sans souillures, sans [tache,
Que la damnation après elle s'attache,
Et que Dieu, s'il le faut, éloignant son pardon...
Ce n'est pas cela, femme! Oh! que voulez-vous [donc?
N'est-ce donc point assez qu'il se damne ou qu'il
Cet homme!... [meure,

RACHEL.

Mathieu Luc, vous disiez tout-à-l'heure,
Que vous seul, de leurs lois brisant l'autorité,
Vous pouviez à Brommel rendre la liberté...
Vous seul!...

MATHIEU LUC.

J'ai dit cela, moi!

RACHEL.

Mes terreurs sont grandes!
A genoux... à genoux.

MATHIEU LUC, *se penchant sur elle.*

Qu'est-ce que tu demandes?
La liberté pour lui... pour qui? Mais sais-tu bien
Que tout mon sang bouillonne, et qu'il me faut [le sien?
La liberté, la vie, est-ce pas! pour qu'il vienne...
Oh! non! de ma vengeance il faut qu'on se sou- [vienne,
Et que ton Brommel meure ainsi que j'ai prédit...
Il faut... Non, non, Rachel, ma sœur, je n'ai rien [dit...
Ces larmes, ces sanglots... ils me brisent!

RACHEL.

Sa grâce!

MATHIEU LUC.

Relève-toi, mon Dieu!

RACHEL.

Je reste à cette place...
Ou sa vie ou la mienne.

MATHIEU LUC.

Oh! devais-je éprouver...

RACHEL.

Sauvez-le, Mathieu Luc!

MATHIEU LUC.

Le sauver! le sauver!

RACHEL.

Et tout, votre fureur, vos paroles sanglantes,
Votre haine de fer brisant mes mains tremblantes,
Vos cris, me promettant un avenir mauvais,
Tout, oui, j'oublirai tout si vous partez!...

MATHIEU LUC.

J'y vais!

ACTE CINQUIEME.

Chez Perrette Mauger.

SCÈNE PREMIERE.

PERRETTE MAUGER, RACHEL.

Elles sont assises toutes deux. Perrette Mauger tenant la main de Rachel.

PERRETTE MAUGER, *se levant.*

Minuit sonne.

RACHEL.

Minuit! déjà minuit!

PERRETTE MAUGER, *allant à la fenêtre.*

Dans l'ombre
Je ne vois rien paraître... Oh! que la rue est sombre!
A peine par la ville entend-on quelque bruit
Errer confusément au milieu de la nuit...

RACHEL, *tressaillant.*

Ma mère, on a frappé cette fois à la porte!

PERRETTE MAUGER.

Non.

RACHEL.

Les murs sont gardés, et la prison est forte;
Pourtant, il devrait être ici... Mon cœur pressent
L'approche d'un danger inconnu, menaçant;
L'approche d'un malheur qui sur nous va s'abattre,
Et qu'il n'est pas en nous de fuir, ni de combattre!
Que cette attente est longue!... involontaire effroi,
Tristes pressentimens, que voulez-vous de moi?

PERRETTE MAUGER.

Mathieu Luc, m'as-tu dit...

RACHEL, *joignant les mains.*

Mathieu Luc... O ma mère!
C'est en lui, savez-vous, en lui seul que j'espère!
Il est parti...

PERRETTE MAUGER.

Pourvu que son loyal appui
Nous serve!

RACHEL.

Eh quoi!...

PERRETTE MAUGER.

Pourvu que, debout, devant lui,
Tandis qu'il court en brave à la lutte incertaine,
Il ne rencontre pas ce sombre capitaine
Ce morne ambassadeur au hoqueton de fer
Qui semble un envoyé des puissances d'enfer!
Quelques voisins au bruit réveillés tout-à-l'heure,
Ont vu rôder ce spectre autour de ma demeure...
Tu disais bien, ma fille.. oui, quelque grand danger
Va planer sur le toit de Perrette Mauger!
Que nous prédit l'aspect de ce guerrier fantôme?
Est-ce la mort d'un homme, ou la mort d'un (royaume?
Oh! ces nuages lourds, au ciel amoncelés,
Cachent du firmament les signes constellés!
Autrement l'avenir, visible en chaque étoile,
Devant mes yeux peut-être eût soulevé son voile!

RACHEL.

Ma mère, il faut prier!

PERRETTE MAUGER.

Brommel ne revient pas!

RACHEL.

O ma mère! ô Brommel! qui donc retient tes pas?

Après une pause.

Quand tu tardes ainsi, tu ne sais pas, sans doute,
Quelles terreurs...

PERRETTE MAUGER.

Silence! on vient!

RACHEL.

Ma mère...

PERRETTE MAUGER.

Écoute!

RACHEL, *courant au fond.*

Oh! maintenant, c'est lui!

Mathieu Luc paraît au fond, appuyé sur son bâton de combat.

SCÈNE II.

RACHEL, MATHIEU LUC, PERRETTE MAUGER.

MATHIEU LUC, *entrant.*

Non, c'est moi... frémissez!
Nous n'avons plus qu'à fuir; mes gens sont dispersés.

RACHEL.

Qu'avez-vous fait de lui?

MATHIEU LUC.

Du prisonnier? Dieu fasse
Qu'il soit sauvé!

PERRETTE MAUGER.

Dis-nous...

MATHIEU LUC.

Mais j'ai perdu sa trace!
Nous l'avions délivré... mais malgré nos efforts...
Les archers de Landais ont été les plus forts!

PERRETTE MAUGER *et* RACHEL.

De Landais?

MATHIEU LUC.

Oui. Malheur si dans leurs mains il tombe,
Car cette fois pour lui le cachot, c'est la tombe!

RACHEL, *avec désespoir.*

Brommel!

MATHIEU LUC.

Dieu m'est témoin que je l'ai défendu!
Dans l'ombre et dans la foule enfin je l'ai perdu...
Peut-être en fugitif il erre par la ville...
J'avais pris avec moi monsieur d'Estouteville,
Afin que le cachot à la fois fût heurté
Par ma colère et puis par son autorité.
Tous deux ont disparu dans cette nuit troublée:
Je les ai tous les deux perdus dans la mêlée...
Ainsi Brommel m'échappe! ainsi m'est enlevé
L'espoir de le combattre après l'avoir sauvé!
Rachel... Ah! pardonnez à cette âme égarée,

Cet oubli d'un instant fait à la foi jurée!

A Perrette Mauger.

Mais à tout son bonheur Mathieu Luc renonçant
Luttait encor, ma mère, et demandait du sang...
Désormais plus de haine au cœur; non, non, qu'il
[vive...
Mais peut-être est-il mort!

RACHEL.

Que dites-vous?

MATHIEU LUC.

J'arrive
Haletant du combat...

Il retire sa main de sa poitrine.

PERRETTE MAUGER, *poussant un cri.*

Blessé! blessé!

MATHIEU LUC.

Rien! rien!

RACHEL.

Du sang!...

MATHIEU LUC.

Rassurez-vous.

RACHEL.

Oh!

MATHIEU LUC.

Ce sang, c'est le mien.

RACHEL, *à part.*

Je frissonne!...

MATHIEU LUC.

Landais me reverra, j'espère!...
Mais il vous faut quitter cette maison, ma mère...
Peut-être me suit-on... peut-être un grand danger
S'approche... vous du moins, je veux vous protéger;
Venez; et vous, Rachel, venez aussi...

RACHEL.

Je reste...
Dût la mort me saisir en cette nuit funeste! [tends!
Brommel perdu pour moi... perdu!... non: je l'at-
C'est sa voix qui me parle et son pas que j'entends:
C'est ici qu'il viendra...

PERRETTE MAUGER, *désignant Rachel.*

Puis-je partir? regarde!

MATHIEU LUC, *s'asseyant.*

Restez alors, restez! mon dévouement vous garde.

PERRETTE MAUGER.

Mais de Pierre Landais quel est donc le dessein?

On entend des cloches dans l'éloignement.

MATHIEU LUC.

Il nous parle aujourd'hui par la voix du tocsin!

PERRETTE MAUGER.

Que lui répondras-tu?

MATHIEU LUC.

Cette affaire est la nôtre!

RACHEL.

Mon Dieu! sauvez Brommel!

MATHIEU LUC, *se levant.*

Enfant! priez pour l'autre!

SCÈNE III.

MATHIEU LUC, RACHEL, LANDAIS, PERRETTE MAUGER.

LANDAIS, *entrant précipitamment.*

L'avez-vous vu?

MATHIEU LUC, *à part.*

C'est lui!...

Il se retire à l'écart.

LANDAIS.

L'avez-vous vu? parlez!
Brommel est-il ici?... ces visages troublés...
Pourquoi me regarder avec cette épouvante...
Je le cherche...

RACHEL.

Vous!

LANDAIS.

Moi, dans cette nuit vivante;
A travers ce tumulte au hasard il a fui!...

RACHEL.

Mon père! monseigneur, qu'avez-vous fait de lui?

LANDAIS.

Mathieu Luc... ce maudit... Mathieu Luc tout à
Est venu l'arracher de mes mains... [l'heure

RACHEL.

Oh! je pleure...
Je suis à vos genoux!... faut-il que son trépas..

LANDAIS, *à Perrette Mauger.*

Ainsi, Brommel ici n'a point porté ses pas?

PERRETTE MAUGER.

Non, nos vœux l'appelaient...

S'approchant de lui.

Mais dis: dans les ténèbres
Pourquoi donc ce tocsin, ces tintemens funèbres?

LANDAIS.

Ce n'est pas le tocsin, c'est le glas.

PERRETTE MAUGER.

Sans détours
Réponds!

LANDAIS.

Louis est mort.

MATHIEU LUC, *à part.*

Mort!

LANDAIS.

Au Plessis-lès-Tours!

MATHIEU LUC, *à part.*

Le roi!

LANDAIS.

Voilà pourquoi nos cloches ébranlées
Jettent ainsi dans l'air leurs lugubres volées!...
Mais adieu...

RACHEL, *à part.*

Cet instant peut-être est le dernier...

PERRETTE MAUGER.

Où cours-tu? dis?

LANDAIS, *tirant l'épée.*

Je vais chercher mon prisonnier.

RACHEL, *effrayée.*

Retenez-le! *

* Rachel, Mathieu Luc, Landais, Perrette Mauger.